**Cécile FILLAUD**

**c.fillaud.lemapihan@gmail.com**

**GOLGOTHA**

*À ma place, auriez-vous agit de la même façon ? Alors, vous seriez en prison, interrogé sans relâche par tous les flics, profileurs ou spécialistes du terrorisme ; vous seriez en isolement, euphémisme pour ce cachot tellement aseptisé qu’il me rend fou : trop propre, lisse, pas d’angles, pas de fenêtres, aucune trace d’un précédent passage.*

*Vous voudriez dormir, on vous en empêcherait, vous voudriez lire, mais ne recevriez que parcimonieusement des bouquins dont vous ne vouliez pas, on vous agresserait sans cesse en vous dérangeant, en vous parlant dès que vos yeux se ferment, en vous interdisant de réfléchir, en vous bousculant, en vous traitant de déchet, de bougnoul, de merde.*

*Vous voudriez écrire le récit qui vous mena à l’enfer. Bien que votre avocat ait réussi à vous faire parvenir papier et stylo, récupéré chaque soir par les gardiens, votre concentration est vraiment difficile dans ce lieu où intimité et silence n’existent pas.*

*Votre mère voudrait vous visiter, cela lui serait refusé, et vous vous taperiez la tête contre les murs en pensant à sa douleur, à ses larmes ainsi qu’à sa fidélité, elle qui, malgré le dégoût que lui inspirent vos actes, vous conserve son amour et une sorte d’estime que vous ne comprenez pas.*

*Je suis déjà mort sous le poids de l’implacable remord, il m’étouffe ; tout ce que vous ajouterez en privations, mauvais traitements… n’a aucune importance. J’aurai une condamnation très lourde, je la mérite, je suis coupable, je suis une ordure, tout cela est indéniable. Je vous en prie, laissez-moi vous expliquer, au moins vous raconter comment j’ai pu en arriver là, comment j’ai perdu mon humanité.*

*Mes yeux se sont dessillés depuis, mais, malgré le lavage de cerveau que j’ai subi, sachez que cela me tue, j’avais conscience de ce que je faisais. Je me suis embrigadé moi-même. J’étais un jeune homme plutôt brillant, je suis devenu un individu dur et violent, adossé au désespoir.*

I - AVANT LES STATIONS

Je suis né en 1984, dans une famille de conte de fées. Mes parents s’aimaient comme dans un film, petits baisers lorsque les enfants ne regardent pas, sourire de connivence au moindre propos, chansons reprises ensemble sur des tons qui s’accordaient parfaitement. Mère était vraiment très belle et mon père se transformait dès qu’il la voyait, attachant ses cheveux comme Elsa le ferait, son sourire en coin cachant à peine sa joie. Ils m’aimaient comme ils aimèrent ma sœur qui naquit quelques années plus tard. Nous ajoutions à leur bonheur, ils chantaient pour nous, Père nous passait ses vieux 33 tours de Oum Kalthoum lorsqu’il revenait de son travail.

Il s’asseyait alors sur le fauteuil bleu près de la fenêtre, allumait un tout petit cigare, sortait avec précaution le disque de sa pochette, puis la musique, la magie, la mélancolie. Nous nous installions sur le tapis près de lui. Souvent Mère nous rejoignait, fauteuil vert d’eau pour elle, puis fredonnait très bas, les yeux fermés. Ces moments font partie des meilleurs de ma vie, harmonie entre nous tous, osmose avec cette musique qui vous prend aux tripes.

Au coucher, Mère nous chantonnait des comptines en arabe, alors nous nous endormions en rêvant de princesses plus belles que le jour, de marins au courage de lion. C’est ainsi que, ma sœur et moi avons appris la langue de nos origines, car nos parents s’appliquaient à parler français lorsque nous étions là, ils voulaient à tout prix que nous n’ayons aucun retard en entrant à l’école. Ce n’était pas facile pour Mère, qui ne le maitrisait pas aussi bien que son mari. Sachez cependant, qu’au fil des jours, elle le parla de mieux en mieux, écoutait la radio pour ne plus avoir d’accent, apprenant à le lire et l’écrire au centre social en bas de chez nous.

Qu’on ne s’y trompe pas, la lumière de mes souvenirs ne masque pas les difficultés qui furent les miennes pour apprendre les codes de la vie en société, la frustration de ne pouvoir faire ce qui me chantait. Particulièrement, au fil du temps, l’idée de savoir que jamais je ne serai quelqu’un d’aussi bien que mes parents, surtout de ne pas savoir que c’était la même chose pour tous les enfants ou presque.

Cela ne vous dit peut-être rien, mais en ces années-là, dans la plupart des quartiers (mot pas si péjoratif à l’époque) les « centres sociaux » proposaient des ateliers très divers : danse, couture, cuisine, apprentissage du français pour les nouveaux arrivants, aussi bien que de l’anglais ou de l’arabe pour quiquonque était intéressé. Régulièrement, des repas où tous les habitants du fameux quartier étaient conviés contre une très modeste participation étaient organisés, dans une ambiance amicale, voir familiale. Mère y contribuait avec ces pâtisseries divines, oui, c’est bien le mot qui convient. Nous habitions une ville de gauche, peut-être était-ce différent ailleurs.

Père partait travailler très tôt. Il était maçon, rentrait chaque soir couvert de poussière de ciment, les mains abimées, le dos brisé. J’ai su plus tard qu’il subissait les quolibets de collègues racistes et idiots, que jamais il ne rétorquait. Mère m’expliqua ensuite qu’il se savait plus heureux qu’eux, plus chanceux, que ces crétins ne méritaient même pas une réponse. La solidarité ouvrière était certainement plus forte dans l’industrie que dans le bâtiment ; Père, quant à lui, travaillait dans une petite entreprise, où nul n’était syndiqué. Seul son collègue Jean était gentil avec lui, l’emmenait et le ramenait contre une rétribution ridicule. Parfois il entrait prendre un café à la maison, j’aimais bien son humour qui relativisait la dureté de leur travail, ses cheveux frisés très blonds, sa moustache de révolutionnaire.

Nos journées se déroulaient, c’est cela, elles roulaient avec ce qu’il faut d’habitudes et de fantaisie pour un enfant. Mère jouait avec nous, tous ces petits jeux d’enfant, lego, puzzle, voitures … Lorsque ma sœur marcha seule nous passions tous les deux des heures à créer des mondes en bouts de bois ou plastique, riant comme des fous, déclenchant le si beau sourire de Mère.

Elle cousait toutes sortes de choses : vêtements dont elle créait les patrons, petits habits de bébé, rideaux et décorations diverses. Elle le faisait pour nous, pour ses amies ou connaissances, gracieusement. Elle pensait à ouvrir un atelier officiel, attendait que nous allions à l’école pour se lancer. Notre maison voyait passer plein de femmes avec tissus multicolores, gâteaux, fleurs ou parfums pour la remercier. Elle cuisinait aussi. Notre maison, avec la joie qui y régnait, les odeurs d’épice, de miel et de jasmin, ressemblait au paradis.

Lorsque j’approchais de mes quatre ans, mes parents m’ont inscrit à l’école maternelle. Père ne cessait de nous expliquer pourquoi l’instruction, la culture étaient importantes, essentielles même. J’étais vraiment impatient d’y aller, d’apprendre à lire, même si je savais déjà un peu grâce aux livres de contes qui trainaient chez nous, d’avoir de nouveaux copains, ne connaissant alors, en plus de ma sœur, que trois ou quatre enfants des amies de ma mère.

Nous étions allés à l’école en mai pour l’inscription, puis je dus patienter les longs mois d’été qui me parurent sans fin. J’avais été ébloui par cette petite école de quartier, lumineuse et gaie, les jeux dans les classes et dans la cour, les livres et les cartes, les tables et chaises multicolores. Septembre approchait, je jubilais.

L’été chez nous ne changeait guère des autres saisons, sauf les quatre semaines pendant lesquelles Père était en congés. Alors, nous allions à la plage, nous courrions dans l’eau, pourtant toujours fraiche dans la région, et Père, qui nageait très bien, nous apprit les différentes façons de faire. A la fin des vacances, nous nous débrouillions. Mère restait sur le sable, l’eau lui faisait peur. Elle portait un maillot de bain, souvent une chemise ouverte par-dessus. Elle lisait et nous regardait, nous félicitant de nos progrès. Elle n’oubliait jamais la citronnade dans la glacière, les fruits de saison et les sandwiches savoureux.

Parfois, avant de rentrer chez nous, nous nous installions à la terrasse d’un café où ma sœur et moi mangions des glaces pendant que nos parents buvaient quelque rafraichissement. Cet été-là, Père nous promit que l’année suivante nous irions tous en Tunisie, que nous prendrions l’avion, que nous rencontrerions ses frères et sœurs et tous nos cousins. Depuis son arrivée en France, quinze ans plus tôt, il n’était jamais retourné dans la petite ville qu’il aimait tant. Il craignait de ne pouvoir revenir en France, faute de papiers, mais lui et Mère venaient d’obtenir un permis de séjour de dix ans, ma sœur et moi étions français, alors il s’était décidé. Il nous expliqua que nous aurions assez d’argent pour le voyage, pour offrir des cadeaux à sa famille, passer du bon temps là-bas.

Le bonheur m’étouffait ; bientôt l’école, puis ce voyage qui me semblait ressembler à celui de Sinbad, tapis volant et navire remplacés par un avion, c’est bien aussi.

*L’instruction, Père en parlait souvent, nous rappelant que sans elle et sans culture, les hommes redeviendraient des barbares. Ô papa, malgré elle, je suis devenu l’un d’eux, œuvrant non pas pour la justice, simplement avide de vengeance.*

STATION I – CONDAMNATION À MORT

Ce doux matin de septembre, enfin la rentrée scolaire. J’avais quatre ans, des habits tout neufs que j’avais choisi pour la première fois. Maman portait une robe du plus merveilleux bleu qui soit, et ma petite sœur, qui bien sûr m’accompagnait, un joli nœud dans ses cheveux bouclés, comme les princesses avait-elle précisé.

J’étais vraiment surexcité, un peu inquiet aussi, comme tous les nouveaux écoliers je suppose. Avant de partir travailler, Père m’avait serré dans ses bras plus fort qu’à l’habitude, me répétant pour la millième fois combien il était important d’aller à l’école, le plus longtemps possible, de devenir une personne instruite, réfléchie, et qu’alors tout était possible.

Je voyais tous les enfants arriver, qui criaient et riaient, ou pleuraient accrochés à leur mère. L’école maternelle comptait deux classes par niveau, donc beaucoup de monde. Mère restait un peu en retrait, ce n’est pas moi qui entre à l’école me chuchotât-elle à l’oreille, alors je lui souris.

Et puis, ces deux femmes qui discutaient en nous regardant approcher du portail, où les listes d’enfants avec le nom de leur maîtresse étaient accrochées. Elles parlaient fort, étaient un rien vulgaires, je m’en souviens si bien. Elles dirent « encore des arabes, ils ne parlent sans doute pas français, les enfants prendront du retard, tout est pour eux, rien pour nous ». Maman qui blêmit, ou plutôt se translucide, sa main serrant la mienne un peu trop, mes genoux qui tremblent, ma sœur qui pleure.

Maman si belle dans sa robe d’été, ses chaussures blanches à lanière, ses cheveux relevés, face à ces deux mégères en caleçon à fleur et T-Shirt minables, je me souviens de tout. Première écorchure, première prise de conscience. Certainement première marche pour ce cachot, ces morts que j’ai causés, la peine insurmontable pour ceux qui les aimaient, ainsi que pour ceux qui m’aimaient.

La maîtresse accourut, s’excusa pour ces gens sans manières, c’était trop tard. Nous avions tous les trois, ainsi que Père lorsque nous lui avons raconté, reçu un couteau dans le cœur. Ils allaient se briser.

Ces femmes, Mère le sut après, furent convoquées par la directrice. Si elles tenaient de nouveau ce genre de propos, elles ne pourraient plus accompagner leurs enfants jusqu’à la classe. Elles durent nous haïr ou nous mépriser plus encore.

La joie immense qui était la mienne d’aller enfin à l’école fut balayée en un instant. Même à quatre ans, j’avais très bien compris ce qu’elles avaient dit. Bien sûr, je n’avais encore jamais été confronté au racisme mais je savais à peu près ce que c’était. J’entendais mes parents en parler parfois, Père devait en baver à son travail.

Les jours suivants me firent provisoirement oublier ce début si désolant. Tout de suite j’eus des amis ; j’en connaissais certains de vue, nous habitions tous le même quartier. Je jouais avec des filles aussi, ce qui me valait quelques moqueries, pas bien méchantes. La maîtresse était épatante, nous apprenant les lettres de notre prénom, les premiers nombres. Surtout elle nous racontait des histoires, nous emmenait dans les rues avoisinantes découvrir le vaste monde, ainsi qu’à la plage, la mer était si proche. Nous remassions des pierres et des coquillages, des feuilles et des algues que nous collections ensuite dans la classe après les avoir examiner, que la maîtresse nous en eut expliquer l’histoire et la matière.

Le soir en m’endormant, je repensais à la journée d’école, aux jeux lors de la récré, cependant, du fond de ma tête ou de mon cœur, j’entendais encore et toujours ce que ces femmes, qui étaient devenues dans mon imaginaire enfantin des sorcières, avaient dit le premier jour.

Que peut justifier cela ? Quelle misère, quelle jalousie, ou quelle haine tout simplement ?

J’avais quatre ans.

**LE VOYAGE EN TUNISIE**

Nous y sommes vraiment allés. Les semaines précédant le départ, j’y pensais toute la journée, écoutant la maîtresse d’une oreille plutôt distraite, Père ayant trouvé quelques livres sur son pays, que ma sœur et moi lisions ou regardions sans cesse, Mère achetant des cadeaux pour toute la famille.

Deux ou trois jours avant de partir, valises ouvertes sur les lits, s’emplissant de nos vêtements, de vaisselle bien emballée, de spécialités françaises de gâteaux et de confiserie, de maquillage pour les futures mariées… Mes parents riaient en se regardant, si joyeux de passer quelques temps auprès des leurs, également de nous faire connaître ce pays qu’ils avaient tant aimé, puis quitté pour des raisons économiques et de liberté. Quand je dis économiques, c’était cela ou la faim, le manque d’eau potable, la difficulté de trouver du travail. Bourguiba, qui n’était plus au pouvoir à ce moment, avait réellement modernisé son pays. Pourtant, certaines régions étaient restées très pauvres ; la démocratie non plus n’était pas à son meilleur en Tunisie.

Depuis peu, il existait des vols directs Nantes-Tunis. Jean, l’ami de Père, nous déposa à l’aéroport avec nos nombreuses valises. Même nous, les enfants, avions la charge d’un petit bagage chacun. Je sentais mon cœur au bord de l’explosion, tant j’étais heureux. Arrivés à Tunis, l’odeur particulière qui n’existe pas ailleurs, mélange de kérosène, de pain cuit et de jasmin. Elle porte un nom en arabe, l’air du petit matin, nassiimone نسيم . Nous avons pris de bus pour Djerba, île natale de Père, paradis des touristes.

La maison de ses parents, blanche à crever les yeux sous le soleil de juillet, datait de plus de cent ans. Elle était magnifique, murs épais d’un bon mètre, toutes petites ouvertures pour garder la fraicheur, il y faisait très bon. Ils étaient morts avant son départ pour la France ; la maison était habitée par l’une de ses deux sœurs, qui y vivait avec son mari et ses deux enfants, de nos âges pratiquement. Zineb, la sœur de la maison, nous avait préparé une grande chambre, trois matelas posés sur une estrade, il vaut mieux éviter les scorpions, couverts de couvertures et de draps multicolores, magnifiques. Nous étions si heureux, que même les scorpions n’arrivèrent pas à nous inquiéter.

Zineb ne nous connaissait pas, ma sœur et moi, pas plus que Père ne connaissait ses enfants.

Nous avons été initiés à la cérémonie du thé dans le patio, au parfum du jasmin, des géraniums et de la menthe, à la chaleur enfouie dans le sable, et à la puissance légère et bleutée des nombreux oliviers près de la maison.

Sara et moi n’avions pas le droit de boire du thé chez nous, seulement de tremper nos lèvres dans le verre de nos parents. Chez notre tante, ce fut possible. Mère nous rappela : pendant les vacances, certaines choses sont autorisées, seulement pendant cette période ne l’oubliez pas.

Ensuite nous avons joué avec nos cousins ; la maison familiale se situait dans un immense champ d’oliviers, entourée de palmiers à ses abords. Cela me faisait penser à Shéhérazade. N’aurait-elle pas pu vivre ici ? Ils parlaient français, nous arabe, alors nous avons pu jouer, discuter, rire comme des fous.

 Dans la soirée, mon oncle rentra du travail ; il était cuisinier dans un immense complexe hôtelier

 au bord de la mer. Au fil du temps, je me suis rendu compte que beaucoup de Djerbiens vivaient, plus ou moins bien, du tourisme.

Les jours suivants nous avons rencontré des dizaines de membres de la famille de Père. L’autre sœur, dont la peine était de n’avoir pas d’enfant, les tantes, les cousines … Mère avait prévu des cadeaux pour chacun d’entre eux.

Nous pûmes également aller à la plage, qui ne se trouvait qu’à une dizaine de kilomètres. Mon oncle avait emprunté une voiture pour quelques jours. Nous nous serrions afin que tous puissent y entrer, pas de ceinture, des glacières remplies de nourriture délicieuse, le kanoun pour le thé, les chapeaux pour le soleil vraiment de plomb. L’éden me semblait-il. Mes parents également étaient aux anges. Parfois, un voile de tristesse se posait sur les yeux de Père. Est-ce qu’il pensait au dur labeur qu’il retrouverait en France, à la difficulté d’y être arabe, au mal du pays ?

Il y eut également les souks, les achats de tissus pour Mère, de diverses poteries à offrir à notre retour, de pâtisseries parfumées.

Je me suis vite rendu compte combien les gens d’ici était aimables et accueillants à l’égard des étrangers. Bien sûr, il serait facile de penser que le but en était mercantile : il fallait que les touristes reviennent. Il y avait autre chose, étranger n’était pas synonyme de remplaçant, de voleur, de menace. Plutôt de connaissance, de culture. Ils auraient pu en vouloir particulièrement aux français, ce n’était pas du tout le cas. Lors de ce voyage que je vous conte, j’étais très jeune, pourtant je m’en souviens. Quelle différence avec le sort que la France réservait aux immigrants ! Malgré cela, mes parents ne désiraient absolument pas revenir définitivement dans ce pays qui m’avait émerveillé. Je n’en voyais que la surface, eux en connaissaient la profondeur, l’absence de démocratie, la misère.

Il faut quand même que vous sachiez que les touristes n’étaient pas toujours corrects. Marchandant plus que de raison dans les souks, à en être ridicules puisqu’ils devaient céder au final, que représentaient 20 dinars pour eux ? Il ne se donnaient pas forcément la peine de remercier lorsque le serveur apportait leur boisson.

Mon oncle travaillait en cuisine, n’avait donc pas affaire aux clients, cela lui convenait. Il aimait tant cela, qu’il s’y remettait chez lui, aidé par les enfants, les siens et nous bien entendu. Ses plats étaient délicieux, relevés comme il faut, accommodés de légumes verts et rouges, aussi beaux que bons. Ma tante confectionnait des pâtisseries minuscules et très sucrées, en quantités extravagantes ; avec le thé, sublimes.

Lorsqu’il nous fallut partir, nous étions vraiment tristes. Cette escapade loin de la mesquinerie à laquelle je ne m’habituais pas fut comme une bulle de bonheur. Quand j’y repensais, il m’est arrivé de me demander si tout cela avait vraiment existé.

 \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

 \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Vous seriez accablé de solitude, de remord et de rage ; que feriez-vous ?*

*Vous essayeriez, tel l’Étranger, de vous remémorer chaque minute de votre passé, les plus petits détails, les anecdotes de votre enfance, tant d’immenses joies suivies de tant de désillusions. Rien de moyen, rien de facile.*

*Vous penseriez sans doute à vote premier amour, à celle pour qui vous auriez pu tout lâcher, repasser du côté de la vie.*

*Anna, tes yeux verts et tes cheveux brillants, les boucles si douces dans ton cou, tu étais la vie dans ce qu’elle a de meilleur : la bonté, les engagements, les études brillantes, la beauté lumineuse autant que profonde, pourquoi t’ai-je laissé partir ? D’y penser, mes mains en tremblent. Je t’aime encore.*

STATION II – JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Au fil des années, l’école fut une joie immense chaque jour renouvelée. Apprendre m’emplissait de gratitude envers cette institution si précieuse. La découverte des mathématiques, la logique, la précision puis de la littérature me bouleversèrent et me transcendèrent alors que j’étais très jeune. J’étais un élève brillant ; je travaillais plus qu’il ne fallait, je devins un lecteur assidu dès le cours préparatoire. Je dois cela à ces enseignants qui ouvraient notre esprit sur le monde, nous emmenaient chaque semaine à la bibliothèque, nous faisant découvrir des écrivains pour la jeunesse, puis des plus exigeants. Ma première révélation littéraire fut, comme pour de nombreux enfants, Jules Verne. Je lus tous ses bouquins en quelques mois, subjugué par son imagination et les aventuriers qui réchappaient des pires situations. Michel Strogoff, comme tu m’as fait rêver !

C’est également à l’école primaire que je rencontrais mon premier ami, Simon, qui, jusqu’à ma dérive le resta. Ce n’est pas tout à fait exact ; je croyais qu’il garderait le contact, qu’il me visiterait peut-être. Hélas, il coupa tous les ponts. Je n’étais plus fréquentable depuis un moment, il a tenu le plus qu’il pouvait.

Nous étions dans la même classe, jouions au foot avec l’amicale de l’école, riions des mêmes bêtises, faisions les andouilles à vélo (Père m’en avait retapé un trouvé dans les poubelles), bref, nous étions inséparables. Simon travaillait bien lui aussi ; nous restions discrets sur le sujet. C’était je pense le début de l’époque où bon élève correspondait à ringard.

Après l’école j’allais parfois jouer chez Simon, mais il préférait venir à la maison. Chez lui, tout était beau, lisse, luxueux, ennuyeux, alors que chez moi régnait un joyeux désordre avec la couture de Maman, les pâtisseries dans le four ou à refroidir, les essayages et les parfums des femmes qui passaient, ne nous laissant en rien indifférents. J’aidais souvent Maman à cuisiner, j’adorais ça ; Simon devint lui aussi un aide valeureux.

Ma sœur, ma mère sans doute et moi étions heureux. Pour mon père c’était beaucoup plus difficile. Je voyais sa détresse lorsqu’il rentrait du boulot après s’être encore une fois fait insulter ou humilier. Je ne savais pas vraiment de quoi il retournait, bien que parfois je surprenne ses conversations avec Mère. Ils parlaient en arabe, que je comprenais très bien, ce qui les aurait surpris sans aucun doute. Il lui arrivait de ne plus avoir envie d’écouter la musique pourtant si languissante et nostalgique qu’il aimait ; il s’asseyait, les yeux dans le vague, sa petite cigarette s’éteignant à ses lèvres sans qu’il y prête attention.

Ce qui faisait tenir Père, en plus de l’amour entre ma mère et lui, était l’espoir, l’assurance même que nous, ses enfants, aurions une vie meilleure grâce aux brillantes études que nous ferions, au réseau que nous tricoterions, puis, aboutissement : un métier prestigieux, jamais de problèmes d’argent, une vie de rêve.

Savez-vous que Mère lui avait proposé de m’appeler d’un nom français, pour que ce soit plus facile. Il avait refusé : nous faut-il abdiquer à ce point, lui avait-il répondu.

Elle n’en avait pas reparlé lorsque ma sœur était née.

Maintenant je me pose cette question : si j’avais réussi ce parcours, aux yeux des autres, aurais-je été le Docteur en truc, le Professeur en machin, ou un arabe arriviste ? L’argent ou les origines, qu’est-ce qui aurait prédominé ?

Père, de toutes les morts que j’ai causées, la tienne est celle qui m’a fait me sentir minable, me torture chaque minute de chaque jour. Tu étais bon, non pas au sens méprisant que l’on accorde maintenant à ce mot, mais à son sens littéral. Non-violent, généreux, aimable, discret, et plus encore ; comment ai-je pu devenir cet homme plein de haine, de rancœur et de violence ?

Dans ces années 80-90, l’avenir semblait encore radieux, malgré les aléas de notre vie d’arabes.

Après l’école ou le foot, j’avais l’autorisation de traîner avec Simon, si je respectais l’heure que Mère m’avait notifiée pour rentrer à la maison. Dès que nous avions réuni assez d’argent, nous achetions des bonbons avec lesquels nous nous goinfrions, parfois jusqu’au mal de tête.

Notre quartier, HLM à perte de vue, cependant, tours de six étages maxi, était desservi par un centre commercial plutôt chouette : boulangerie, tabac, pharmacie, supérette, centre de santé avec médecin, infirmière, kiné… Je sais que maintenant, dans beaucoup d’endroits tous les commerces ont fermé, mais à cette époque pas si lointaine, moins de quinze ans, ils existaient encore.

Mal nous prit, un certain jour, de changer de boulangerie, celle de notre fameux centre commercial étant fermée pour quelques vacances. J’avais 9 ans à cette époque. Nous regardions avec gourmandises le rayon de friandises immense à nos yeux d’enfants, lorsque la patronne, après un grand sourire à Simon dit à voix intelligible à une cliente qui entrait : je surveille le petit, les arabes, tous des voleurs, y’a pas d’âge. Si j’avais déjà entendu beaucoup de propos peu aimables, c’était la première fois que cela m’était directement adressé. Mon cœur se mit à battre à une vitesse inquiétante, j’avais des sueurs froides. Je partis en courant le plus vite possible, Simon me suivait en m’appelant, en criant pour que le l’attende, je ne pouvais pas m’arrêter, je voulais m’éloigner de ce magasin, de cette nouvelle sorcière.

 La violence m’habitait, aussi bien le corps que l’esprit. Au bout d’un moment, je tombais d’épuisement sur les marches d’un petit square. Simon s’assit près de moi puis nous avons pleuré, pleuré. La méchanceté gratuite de cette femme nous avait terrifiés.

La cliente à qui la patronne avait éructé ces propos racistes nous avait rejoint, avec bien du mérite, au vu de notre course effrénée. C’était une femme d’une trentaine d’année, vêtements bohême, cheveux longs tenus par un bandeau multicolore. Elle s’est assise près de Simon, nous a parlé gentiment, nous assurant que les propos de la mégère étaient honteux, que si nos parents voulaient porter plainte elle témoignerait. Elle précisa en riant qu’elle avait laissé son pain et ne retournerait jamais dans cette boutique. Elle sortit de son sac en jute une carte de visite ; elle était pédiatre à l’hôpital. Nous l’avons remerciée, nous sommes levés en même temps qu’elle pour la remercier. Nous restâmes groggy un long moment avant de rentrer chez nous, accablés.

Simon et moi avons décidé de ne rien dire à nos parents. Nous en avons reparlé des années plus tard, conclusion, nous avions vraiment eu tort.

L’attitude de cette dame, le fait qu’elle ait pris le temps de nous chercher et de nous rejoindre nous avaient mis du baume au cœur. Sachez qu’il en fallait plus pour cicatriser.

*Plus que les insinuations déjà entendues, plus que ma première rentrée scolaire, ce fût cette insulte proférée sans raison qui fit passer l’enfant sage et studieux du côté de la haine, donc de la violence. Quand j’y repense dans cette prison, je rougis encore de cet affront que je n’ai pas su gérer, absorber. Cela m’a plus sûrement cassé que des coups.*

*Père souffrait du racisme et du mépris, maintenant c’était moi. Bientôt ma sœur ?*

*Seriez-vous devenu, vous aussi, un être submergé par la rage, cette rage qui ne m’a pas quitté depuis tout ce temps ?*

STATION III – JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Depuis quelques mois, mère travaillait. Employée par la mairie de notre ville, elle mettait ses talents de créatrice, de couturière au service du centre culturel ainsi que du théâtre municipal. Le bouche à oreille avait suffi pour qu’elle soit sollicitée et embauchée. Elle était fière et heureuse d’être enfin une citoyenne à part entière, de participer à la vie culturelle et associative, d’être une femme moderne. Père et nous, les enfants, l’étions tout autant. Elle maîtrisait maintenant la lecture et l’écriture du français, consacrait son temps libre à lire, lire encore, comme pour rattraper le temps où elle n’avait pu apprendre autant qu’elle le voulait.

Père allait mal. Il avait à peine quarante ans, en paraissait beaucoup plus. Il était voûté à force de travailler dans le bâtiment. Je pense surtout qu’il n’avait plus foi dans le genre humain, lui le plus enthousiasme, le plus optimiste lors de ses premières années en France. Mère, qui l’avait connu peu après son immigration nous racontait sa joie de vivre d’alors et ses espérances. Elle-même s’était laissée enivrée par le bonheur et le futur qu’il lui décrivait.

J’écoutais souvent les conversations de mes parents lorsque, après le diner, ils s’installaient dans le salon en buvant du thé ou les minuscules cafés si forts que Père adorait. A ces occasions ils parlaient arabe. Ils s’imaginaient que nous, les enfants, ne le comprenions pas, c’était faux. Il nous restait, des contes que Mère lisait dans notre petite enfance, la poésie de cette langue. Malgré sa complexité nous la comprenions encore. Parfois, tous les deux, on s’essayait à la parler. Mon espionnage m’avait donc informé que Père, dans son enfance jouait du violon. Il avait appris seul, sur l’instrument de l’un de ses oncles. Il jouait pour les fêtes, mariages, naissances. Je sus aussi qu’il reçut quelques cours d’une institutrice française, restée par amour en Tunisie, qui pratiquait aussi cet instrument, la voix de dieu disait-il.

Simon apprenait le violoncelle au conservatoire de notre ville. Bien entendu, je voulais faire la même chose. Lorsque je sus pour mon père, je décidais d’étudier le violon.

Notre ville socialiste faisait bénéficier sa population d’un programme culturel foisonnant, à portée de tous. Les frais du conservatoire fluctuaient selon les revenus, avec prêt d’instrument gratuit pour les élèves. J’exposais tout cela un soir à mes parents. Je vis alors dans les yeux de mon père la joie qui n’y apparaissait plus depuis des mois. Il me serra dans ses bras et me félicita pour ce choix. Jamais il ne me dit qu’il en avait joué dans sa jeunesse, j’en ai encore de la peine.

Deux fois par semaine, après le collège, je me rendais en bus aux cours de musique. Je bichais d’être assez grand pour cela. Tout de suite j’ai apprécié la mathématique du solfège, puis aimé à la folie le violon.

Cette année-là je rentrais au collège, ma sœur avait huit ans, mes parents fêtaient leurs douze ans de mariage. Mon père et ma mère s’aimaient très fort, se soutenaient, pourtant on sentait que quelque chose s’était cassé pour Papa.

Le racisme l’a brisé, tout simplement ; simplement n’est sans doute pas le bon terme. La spirale infernale induite par le racisme systémique l’a tiré vers la tristesse, la déception. Nous aurions pu être si heureux ! Ma sœur et moi travaillions très bien ; grâce au boulot de Mère nous avions plus d’argent, avons acheté une voiture presque neuve, fait quelques frais pour chacun d’entre nous.

C’était un soir d’octobre ; il faisait doux, je discutais avec Simon, assis sur les marches de notre entrée.

Puis j’ai vu Père arriver, les vêtements couverts de sang, une vilaine entaille sur le front. Nous nous précipitâmes à sa rencontre, il pleurait. De le voir ainsi, maigre, courbé, blessé et maculé de sang, une bouffée de haine terrible montât en moi. Mes oreilles bourdonnaient, ma vue de brouillait, je pleurais aussi, papa, papa, que t’ont-ils fait ? Sur la croix, mourant et moqué, je ne pardonnerai pas.

Voilà ce qui c’était passé : le patron avait embauché tout récemment un jeune homme, arabe bien sûr le bâtiment avait besoin de cette main d’œuvre silencieuse, si mal payée), presque illettré. Le chef de chantier se plaisait à l’humilier, en plus de lui donner les tâches les plus dures. Ce jour-là, ordre lui fut donner de nettoyer tous les outils, seul. Dans une entreprise de bâtiment, c’est vraiment une besogne ingrate, très difficile. Le ciment et le béton ont durci, il faut en enlever une partie au burin, le passage au Karcher n’étant pas assez efficace. Comme si cela ne suffisait pas, il se mit à le traiter de sale bougnoule qui sent la bique, de fils de pute, relayé par deux ou trois des ouvriers présents.

Père s’était vraiment fâché, avait demandé au chef pourquoi il s’acharnait ainsi sur ce pauvre gars, puis l’avait rejoint pour l’aider au nettoyage. Deux des plus stupides de ses collègues s’étaient jeté sur Père, coups de pied avec chaussures de sécurité, de poing, et lui qui rentre blessé, refusant d’aller à l’hôpital ou à la police, comme s’il était coupable. Bien entendu, le chef n’avait rien vu.

Je pense qu’on pourrait nommer déliquescence ce qui se passa ensuite. Surtout pour moi, qui me défaisais un peu plus chaque jour, suivant Père dans son terrible désespoir.

Seule Mère surmontait ces épreuves. Elle fut notre étoile du berger, notre port, notre force. À quel prix réussit-elle à ne pas sombrer alors que Père se remettrait très lentement, jamais complètement de cet affront, et que je ne voulais plus voir personne. Sur les conseils de son collègue Jean et d’amis de Mère, il se décida à porter plainte. Son procès, rapide, (comparution immédiate) fut exemplaire. Malgré tout, il perdit son travail. La municipalité l’embaucha pour affirmer son soutien, mais il pensa toujours que c’était par pitié. Il regrettait son ancien boulot : bâtir, construire, il adorait cela.

Grâce à la patience de Maman et à ses soins, je pus retourner au collège une douzaine de jour plus tard, donc bien avant le procès. Je n’étais plus le même ; je n’avais que 11 ans, avais vu mon père humilié, battu. Qui allait m’enfoncer la prochaine fois ?

Ce procès que Père gagna haut la main, pour le franc symbolique selon sa demande, lui coutât plus d’énergie qu’il en avait. Il devint encore plus maigre, plus vouté, plus vieux.

Seul le sourire magnifique de retenue et de bonté de Mère sut nous sauver tous. Elle gérait le quotidien de la maison, se battait auprès de Père, nous aidait, nous nourrissait, telle une reine, une fée.

Elle s’asseyait auprès de moi lorsque je faisais mes devoirs, me faisait réciter mes leçons, et pour nous aider à nous endormir dans le chaos qui nous étouffait, nous racontait des souvenirs de sa vie en Tunisie, les maisons blanches aux volets bleus, les gâteaux au miel fondant dans la bouche, l’odeur incomparable des jasmins. Quand Mère racontait, cela devenait plus précis que dans mes souvenirs.

Pourquoi avez-vous quitté cela osais-je lui demander un jour ? Pour la liberté mon chéri, pour la liberté tout simplement.

À dater de ce jour, j’empruntais à la bibliothèque tout ce que je trouvais sur l’histoire de la Tunisie, en partie commune avec celle de la France, l’indépendance, Pierre Mendès-France. Il n’y avait pas beaucoup de bouquins à ce sujet ; cela me donna malgré tout une idée plus claire sur le départ de mes parents, sur le déchirement.

*Mère, comment après cela, après ta force qui remplaça la nôtre, comment ai-je pu tuer Père, faire disparaitre ta joie, ta vie et son enchantement. Si tu savais comme je préfèrerais être mort moi aussi, près de Père peut-être, bien que je ne croie plus en rien.*

STATION IV : JÉSUS RENCONTRE MARIE, SA MÈRE.

Je fournissais des efforts inouïs pour reprendre une vie normale, c’est-à-dire, une vie de collégien : collège, musique, copains, foot derrière l’immeuble, vélo… Bien que je ne puisse ignorer la tristesse qui peu à peu engloutissait mon père, je remontais la pente, grâce à Mère, à ma sœur ainsi qu’à Simon, mon ami.

Nous étions inséparables, au sens quasi littéral du mot. Chaque matin il passait me prendre, nous partions au collège en bavardant et riant comme des zozos, lui sur son vélo rutilant, moi sur ma vielle bécane, que j’aimais beaucoup, je dois l’avouer.

Parfois je prenais mon violon dès le matin, de façon à nous rendre directement au conservatoire après les cours. Ces jours-là nous allions en bus, pour ne pas abimer les instruments et ne pas être en retard à la musique. Nous avions négocié avec le chef d’établissement un placard fermant à clé dans la salle des pions pour les stocker pendant la journée.

Comme je l’ai déjà écrit, « bon élève » devenait l’équivalent « de lèche-cul », de bolos, de minable.

À deux, nous n’en avions cure. Nous aimions les cours bien sûr, déconner, jouer à toutes sortes de jeux de ballon, nous moquer du monde, nous aussi. Nous nous sentions « comme les autres », bien que nous ne le soyons pas, surtout moi, l’arabe.

Après les maths, la lecture, le violon fut une troisième révélation, j’ose le terme. Je me débrouillais sans être particulièrement doué. J’en jouais dès que je pouvais, mes parents et ma sœur devaient n’en plus pouvoir. Courageusement, ils n’ont jamais protesté. Je m’imaginais que cela faisait plaisir à Père, mais comment savoir ? Tenir cet instrument, en sortir des sons de plus en plus nets me procuraient une joie indicible. J’empruntais à la médiathèque des disques, 33 tours à l’époque, où des violonistes célèbres interprétaient des morceaux qui auraient pu me faire croire en dieu, Bach, qu’aurions-nous fait sans toi ? J’attendais avec impatience la deuxième année de conservatoire pour rejoindre l’orchestre, la musique est un partage, n’est-ce pas ? C’était aussi un exutoire ; la seule façon de ne plus penser sans cesse à Père, surtout à ce qu’il avait subi. L’injustice me donnait envie de hurler, de cogner, de courir pour expulser comme je pouvais cette tristesse, cette colère. La musique y arrivait beaucoup mieux alors je m’y jetais à corps perdu.

J’écoutais aussi la radio à la maison. Vous souvenez-vous de cette chanson de Renaud « Ou c’est que j’ai mis mon flinque » ? Elle passait encore, me donnait des idées de violence et de meurtre : le patron de Papa, la boulangère, les mégères de l’école … Mes parents, si pacifistes en auraient été outrés.

Vous vous doutez bien que nous voir déambuler avec nos instruments de musique, n’avait pas amélioré notre cote auprès de la plupart des élèves. Ils nous charriaient à longueur de temps, nous traitaient « d’intellos minables ». On s’en fichait, à fond dans notre amitié, la musique, espérant seulement que la joie reviendrait chez moi. Notre dédain pour leurs moqueries les énervait plus que tout.

Alors certains devinrent vindicatifs : comment était-il possible qu’un fils de maçon, arabe qui plus était, puisse avoir ces résultats scolaires, narguer le monde en se trimbalant avec son étui à violon, toujours et partout ?

J’étais à cette époque en cinquième lorsque je croisais en fin d’après-midi dans l’escalier du collège cette bande d’abrutis, excusez mon mépris, qui m’arrachèrent mon violon, le jetèrent au sol puis me couvrirent d’injures : bougnoule, sale rebeu, rentre chez toi, nique ta mère, fils de pute… Ils étaient cinq ; je revoie Simon les chassant à grands coups de cartable, faisant saigner du nez le meneur de ce groupe de minables. Ils nous laissèrent tranquilles après nous avoir emplis d’une colère aussi froide qu’inépuisable.

Qu’ils soient minables ne nous consolait pas ; nous savions que d’autres pensaient ainsi, nous méprisaient, voir nous haïssaient, simplement parce que nous venions de l’autre côté de la Méditerranée ? Je dis nous, car au vu du temps passé dans notre maison, Simon se sentait arabe lui aussi, alors les insultes à mon encontre le blessaient autant qu’elles me touchaient.

*Simon, je t’ai trahi toi aussi. Lorsque tu t’es rendu compte que je dérivais, je t’ai promis d’arrêter de voir ces gens, de revenir à mes études, à Anna et à mes parents.*

*Je n’ai pas tenu cette promesse, me suis engouffré de plus belle dans cette dérive, cette violence.*

*Mon excuse était de venger Père, alors que c’est moi que je vengeais, les humiliations et la honte.*

*Il faut dire que l’engrenage était bien huilé, parfait. Je me prenais pour une tête, cependant, j’ai été manipulé comme un enfant, ou plutôt comme un imbécile.*

*Qu’auriez-vous pensé, empli de désespoir et de haine, auriez-vous pardonné ? Je ne pouvais plus, je n’en avais pas envie. Père avait trop souffert, j’y pensais tout le temps.*

STATION V : SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX.

Sachez que, malgré tout, nous menions la vie très ordinaire de jeunes garçons avec les préoccupations ad hoc : les filles, le collège, le foot en bas des immeubles, la musique. Nous adorions, à cet âge on ne peut pas simplement aimer, les papys cubains, le rap engagé, Armstrong, pour moi What a wonderful world est la plus belle chanson du monde, encore les filles. Bach était top secret, j’étais déjà tricard pour beaucoup, c’eut été le comble ; sachez cependant que je lui vouais, et voue toujours une admiration sans borne, que l’écouter me procure un émerveillement constant, malgré le dérapage, la haine.

Avec Simon, nous étions sur la même longueur d’onde ; à l’adolescence, avoir un ami aussi proche était d’une grande aide. Nous parlions de ce que nous n’osions dire à nos parents, hurlions de rire pendant de longues minutes de choses absolument pas drôles pour les autres, trainions dans le quartier, ce qui, à cette époque, était l’occupation favorite des jeunes.

Grandir, évoluer ensemble, aimer de nouvelles choses, le rock par exemple, qui nous avait échappé jusque-là, rencontrer de nouvelles personnes, dire du mal de nos profs et de certains élèves, quelle joie si on le fait à deux.

Lorsque nous fûmes en 4ème, une « nouvelle » arriva au collège, qui nous fit tourner la tête, aussi bien à Simon qu’à moi. Nous tentions de nous assoir près d’elle, de la raccompagner après les cours, de lui prêter des bouquins. Elle s’appelait Aude, nous supportait comme on supporte des petits frères sans s’intéresser particulièrement ni à l’un ni à l’autre. Elle était très jolie, cheveux blonds et courts pleins de bouclettes, nez retroussé. Elle fut la cause de nos premiers émois, bien qu’elle n’essayât absolument pas de profiter de notre passion béate, nous qui la regardions avec un air indubitablement niais, et dix centimètres de moins qu’elle.

Notre joie atteignit des sommets lorsqu’elle nous invita à passer l’après-midi du prochain mercredi chez elle. Jamais une fille n’avait fait cela, jamais personne d’ailleurs. Nos espoirs d’être les préférés de la classe s’envolèrent lorsque nous apprîmes qu’elle avait également convié Alice, Pierre, Jules, lequel faisait de la musique avec moi, et deux ou trois autres de la classe. Elle vivait dans une grande maison, à la limite du quartier, la périphérie de la périphérie, ses parents travaillant dans le marketing étaient souvent absents.

Avant de partir de chez moi, essai de chemise à la place du T-shirt, coiffure, c’est quoi ces cheveux crépus qui ne cèdent devant aucune brosse, éponge sur les baskets. Pour ne pas faire minable il ne fallait pas arriver les premiers, alors Simon et moi guettions près de chez elle. Lorsque deux furent entrés, nous avons jugé que c’était cool de sonner. La maison était aussi chouette que je l’imaginais, pas de clinquant, la classe.

L’après-midi fut vraiment formidable, DVD, musique, discussions sur tout et rien, gâteaux et sodas, nous étions assez jeunes pour nous contenter de cela.

Nous étions assis dans sa chambre, par terre ou sur le lit. Je regardais Aude en pensant que c’était sympa d’être simplement son copain, même si elle était la plus ravissante personne que je connus, sans doute parce que je n’avais que treize ans.

Elle nous questionna sur la musique, l’ambiance au conservatoire, si elle n’était pas trop vieille pour commencer un instrument, elle envisageait la trompette. Parler à bâtons rompus sans avoir à me soucier de Père détruit par sa peine me faisait un bien fou. Je regardais régulièrement Simon et nous sourions discrètement, la saveur des petits bonheurs.

Aux alentours de 18h ses parents rentrèrent, vinrent dans la chambre, grands sourires aux lèvres, allure joviale de ceux qui font copain-copain avec leurs enfants, puis changement de mine lorsqu’ils me virent, le masque de ce qu’ils étaient remplaçant celui des apparences.

Aude le remarqua de suite, se leva, voulut nous présenter ; sa mère l’interrompit, lui dit je voie qui tu fréquentes en me regardant avec insistance. Telle l’héroïne d’un film d’horreur, elle se métamorphosait de seconde en seconde. Sa fille se jeta presque sur elle, la fit se retourner puis lui dit, j’ai honte, honte d’être ta fille, honte qu’à cause de toi papa n’ose rien dire, honte que tu sois mesquine et raciste, honte que tu fasses ta bobo de gauche alors que tu n’es qu’une sale réactionnaire. Ne t’inquiète pas, je n’inviterai plus personne, ils sont trop bien pour toi, surtout Mehdi, dit-elle tout en me touchant légèrement le bras.

Puis nous partîmes tous, Aude comprise, qui allait se réfugier chez sa copine Alice ; nous étions des enfant perdus, étonnés et surpris par ces adultes sans morale et sans constance.

À la fin du trimestre Aude quitta le collège pour un établissement privé. Elle nous fit ses adieux en pleurant. Je me sentais coupable, sans l’éclat de sa mère elle serait restée avec nous.

Elle me répéta que seule celle-ci avait à se sentir coupable, que bien sûr elle n’était pas du tout dans cet état d’esprit, que ses parents n’arrêtaient pas de se disputer, qu’elle espérait que son père quitte sa mère et qu’alors elle partirait avec lui. Elle nous promettait des nouvelles.

J’avais tellement de peine, encore une fois. Nous nous entendions bien, j’avais bien compris que cela n’irait pas plus loin, nous étions de bons amis. Bien sûr, elle ne commençât pas la trompette, ils acceptent n’importe qui au conservatoire a certainement pensé sa mère, choisissons plutôt un cours privé.

*Aude, de ton attitude qui te coutât brimades et punitions, je te serais toujours reconnaissant.*

*J’aurais mieux fait de me souvenir de toi, de ton courage au lieu de me consacrer à la haine ; cependant, la haine nourrit mieux que les autres sentiments.*

*Nous nous sommes rapidement perdus de vue, malgré cela, je pense parfois à toi malgré les années.*

*N’auriez-vous pas également admiré cette jeune fille sans compromission ?*

STATION VI : VÉRONIQUE ESSUIE LE VISAGE DE JÉSUS

Fin de la quatrième avec une nouveauté, avec Simon, je m’étais lancé dans le jazz ! En dehors des cours du conservatoire bien sûr, où, à l’époque rien ne devait se mélanger au classique. Nous empruntions ou parfois achetions des disques et nous arrivions à retranscrire pour violon et violoncelle des morceaux absolument pas prévus pour eux. Je pensais que ce serait chouette d’apprendre le saxophone ou la clarinette, n’en eu pas le courage. Après avoir convaincu deux ou trois copains de nous rejoindre, nous formions un groupe plutôt sympa. Nous aurions pu être si heureux !

Père essayait de revivre, mais il vieillissait très vite, trop vite. Même ses vieux 33 tours ne parvenaient plus à lui rendre le sourire nostalgique que j’avais tant aimé. Il dépérissait. Les coups qu’il avait reçu plus le racisme ambiant semblaient trop pour lui. L’avenir en France qu’il envisageait dans sa jeunesse ne s’était pas réalisé. Bien qu’il soit fier de Mère et de ses enfants, il était trop intelligent et bon pour se satisfaire de l’amère réalité.

Mère continuait de tout tenir à bout de bras. Elle riait encore, sans doute pour nous faire plaisir, cuisinait en rentrant de son travail, juste pour parfumer d’épices notre appartement. Grâce à elle, ma sœur et moi étions toujours heureux d’être chez nous, elle avec une amie très discrète, moi avec Simon.

J’avais avoué à mes parents que nous comprenions lorsqu’ils parlaient arabe. Alors mon père, à ma grande surprise, me proposa de m’en enseigner l’écriture et la lecture. C’est une langue pleine de nuances, de difficultés. J’adorais. J’empruntais à la bibliothèque les livres, souvent en français, de penseurs et philosophes arabes, qui souvent étaient en plus mathématiciens, poètes, tolérants, ouverts aux cultures différentes des leurs. Je les admirais, en particulier Averroès.

Nous nous installions dans ma chambre, Père prenait une chaise de la cuisine qu’il plaçait près de ma chaise de bureau, je sortais livres et cahiers. Père faisait preuve d’une infinie patience ; il écrivait avec soins les lettres, me les lisait, m’en expliquait leurs différentes formes en fonction de leur place dans le mot, les accents qui changeaient tout, kasra, dhamma, fatha, soukoun. Quels jolis mots, de les dire à voix haute ou juste dans ma tête, je pleure.

Je me suis longtemps demandé, et maintenant encore, pourquoi aucun ministre de l’Éducation n’eut l’idée d’inscrire l’arabe comme, allons, deuxième langue vivante possible au collège. Beaucoup de jeunes en difficulté aurait alors pu briller ; peut-être ne le voulait-on pas ? C’est une langue très complexe. Son apprentissage, comme celui de toute langue étrangère est bénéfique pour notre cerveau et notre culture. La démagogie fut elle responsable de cela ?

Ou bien, pire encore, personne n’en aurait eu l’idée ? C’est vraiment dommage, ce jeu de l’esprit aurait plu à bien des enfants, sans devoir être d’origine arabe, certainement lié entre eux de nouveaux et différents liens.

Pendant cet apprentissage, Père et moi étions très proches, comme lorsque j’étais petit. J’en tirais une immense joie. Nous parlions de tout et de rien, d’ailleurs, c’est à cette époque que j’ai soupçonné qu’il était athée. Il préférait de pas trop s’étendre sur le sujet, c’était mal vu, chez nous musulmans depuis si longtemps, d’avoir ce genre de pensée. Malgré tout, au fil de nos discussions, par de petites réflexions, j’en ai eu la certitude. Mère, quant à elle, semblait croire en un Dieu débonnaire et bienveillant, duquel elle parlait avec familiarité. Mes exactions lui ont certainement rendu la religion rédhibitoire, j’ai envie de mourir en y pensant.

Simon passait de plus en plus de temps à la maison ; nous lui avions installé un matelas dans ma chambre ; il y dormait deux à trois nuits par semaine. Ses parents appelaient Mère pour s’assurer que cela ne la dérangeait pas, par politesse uniquement, ils savaient combien Simon était le bienvenu chez nous. Il commençait à parler arabe, aidait Maman à la pâtisserie, partageait avec nous des sucreries et amuse-bouche que sa mère ramenait de ces déplacements. Parfois ses parents nous invitaient à diner ; ils ne furent pas vraiment amis avec les miens, mais ils s’appréciaient, comme quoi les différences d’origine et de milieux n’empêchent rien. Ils ouvraient du vin pétillant, parfois même du champagne. À ma grande surprise, Père en buvait avec grand plaisir. Ce n’était pas la religion qui l’empêchait de boire un peu plus, plutôt la peur de moins se contrôler. Mère trempait ses lèvres pour goûter, sans apprécier vraiment. Nous avons ensemble passé de très bonnes soirées. Dans ces moments, la maison si lisse de Simon prenait des airs de fêtes.

Fin de troisième. Certains de de nos copains possédaient des mobylettes. Simon n’en avait pas, trop dangereux, et pour moi, trop cher. Nous discutions un soir de juin, le lendemain des épreuves orales du brevet des collèges, contents que cela se termine, bien que ce ne fût pas bien compliqué. Avec nous, Clovis, noir et magnifique, avec un scooter neuf, Zac, un peu truand qui avait certainement volé l’engin qu’il tenait.

Une voiture de police qui s’arrête, « papiers, en vitesse » en me regardant : « lequel de ces engins est à toi ? « aucun répondis-je en tendant ma carte d’identité que j’avais toujours sur moi, bien que n’ayant que 14 ans. Même chose pour Clovis, qui n’avait que l’assurance de son scooter, pas ses papiers. Ils l’emmenèrent, lui qui était la gentillesse personnifiée. Pas même de contrôle pour Zac, connu dans tout le quartier pour ses trafics, ni bien sûr pour Simon. Nous partîmes tous les deux en faisant rouler le scooter de Clovis, nous retenions nos larmes lorsque nous avons prévenu ses parents.

Cela aurait pu être drôle, erreur suite à préjugés ; cependant, pour Clovis comme pour moi, même si je n’ai pas été embarqué, une marche de plus vers quoi, la haine, la peine, la révolte ?

*C’est sans doute ce jour que je décidais qu’il me fallait faire quelque chose de concret. Je n’imaginais pas à ce moment que je descendrais aussi bas que ceux que je haïssais, que je quitterais l’humanité.*

*Beaucoup d’entre vous auraient ressenti la même chose que moi : l’impuissance n’est pas envisageable à cet âge.*

STATION VII : JÉSUS TOMBE POUR LA DEUXIÈME FOIS

J’exultais de rentrer en seconde. J’avais choisi de passer le fameux Bac S, même si j’adorais par-dessus tout la littérature. D’une part j’hésitais entre la biologie ou le droit pour les études supérieures, d’autre part pour rester avec Simon qui était une bête en maths.

Nous voilà enfin autonomes ! Plus de carnet de correspondance, horaires plus cools, nous devenions aussi grands que les filles … tout allait bien.

Nous savions que la seconde nous vaudrait beaucoup de travail, ce n’était rien au vu des autres avantages.

Mère reprenant goût à la vie ; elle réussissait à soutenir Père, à aider ma petite sœur pour ses devoirs si je n’avais pas le temps, travaillait toujours telle une fée à la confection des vêtements pour le théâtre. Elle était fière de moi, de mes études, de ma passion pour le violon qui certainement lui rappelait son mari à l’époque le leur rencontre.

Mes journées étaient bien remplies. Petit déjeuner que Mère préparait bien qu’elle parte juste après nous à son travail. Père quittait la maison bien avant nous, toujours plus las, voire accablé.

J’allais au lycée à vélo, rejoignant Simon sur la route, puis cours, cantine et de nouveau cours.

Ensuite, trois fois par semaine conservatoire : solfège, violon, orchestre. Cela peut vous paraitre beaucoup, sachez que j’adorais cet emploi du temps très serré. Il faisait me sentir plus vivant.

J’exultais, pourtant une arrière-pensée trottinait dans ma tête, tout cela n’était-il pas trop beau ?

Début novembre, juste après les vacances, le fils de la meilleure amie de ma mère, Myriam, fut agressé en revenant du lycée par des jeunes au crâne rasé. Il avait 15 ans, était tout petit. Je le connaissais bien, la bonté de ses yeux me fendait le cœur. Ses agresseurs qui étaient 3, entre vingt et vingt-cinq ans, l’ont insulté, sale bougnoule, rentre chez toi, fils de pute, aucune imagination les abrutis, avant de le frapper à coup de barres de fer et de coups de pied. Il eût une jambe cassée, une oreille arrachée, heureusement retrouvée puis greffée, ainsi que des côtes cassées. Qui est assez sauvage pour arracher l’oreille d’un humain, qui plus est que vous ne connaissez pas ?

Il fut hospitalisé trois semaines. Sa mère le veillait à l’hôpital une bonne partie de la journée, puis passait de longs moments chez nous. Elle essayait d’aider Mère à la couture, tout en pleurant sans cesse. Cette femme absolument charmante, veuve depuis quelques années, n’avait que cet enfant qu’elle aimait tendrement. Sa peine et son incompréhension semblaient déteindre sur Mère, qui avait pourtant résisté à tant d’épreuves.

Lorsqu’il sortit de l’hôpital, il était d’une maigreur extrême, affolé au moindre bruit, complètement désemparé. Peu de temps après il put marcher avec des béquilles sans avoir la force de retourner au lycée. Je me proposais donc de l’accompagner. Chaque matin, avec Simon, ayant renoncé au vélo, nous passions le prendre et faisions la route à son rythme de blessé. Sa mère était rassurée, son fils ne perdrait pas son année scolaire. Elle n’osait dire que, surtout, elle avait moins peur s’il ne se déplaçait pas tout seul ! Quelle honte. Bien entendu le niveau de ma colère remonta en flèche. J’étais cependant satisfait de tranquilliser Myriam, ainsi que mes parents. Pour eux également, être avec des amis, même si l’un d’eux était estropié les rassurait.

Petite satisfaction, l’enquête de police, rondement menée, aboutie rapidement à l’arrestation des trois skins, qui n’en étaient pas à leur coup d’essai. Environ 18 mois après ils furent condamnés à deux ans de prison ferme.

*Mère chérie, ce fut sans doute la dernière fois où je te mis du baume au cœur. Le temps du dérapage approchait, te procurant de la stupéfaction, de la déception, de l’angoisse surtout de la peine. Ce n’est pas ce que je voulais. J’attendais de la vie d’être heureux avec Anna, de continuer à vous rendre fier de moi. J’ai tout perdu et vous ai fait tout perdre. Du fond de ma prison, tout cela ainsi que le remord que j’en ai me crève le cœur. J’aimerais être mort, et l’envie que j’ai de me cogner la tête contre les murs est empêchée par la caméra qui me surveille sans cesse.*

STATION VIII : JÉSUS RÉCONFORTE LES FEMMES DE JÉRUSALEM

Année du baccalauréat ! Année magique, pleine de travail, de folie, d’amitié, de doutes, d’amour.

Je bouillais, jubilais, étais heureux. Je regardais les filles, m’essayais à la drague sans vraiment de succès, révisais et sortais avec Simon, flirtais légèrement avec Manon. Elle me plaisait sans que j’en sois vraiment amoureux. Idem pour elle, je crois.

Nous nous embrassions, nous pelotions. Malgré nos 17 ans, avions tous les deux peur de coucher ensemble. Elle était très belle, politisée, secrétaire du syndicat lycéen. Je l’admirais, la suivais lors des actions qu’elle menait, même si je préférais les petites assemblées aux amphithéâtres remplis.

Quel bonheur de vivre, d’être jeune et d’avoir la chance d’être aimé, aussi bien par ses parents que ses amis.

Nos sorties habituelles étaient le ciné, un café près du lycée où des groupes de musique, rock la plupart du temps, se produisaient une à deux fois par semaine, un bar à tapas avec cocktails exotiques fabuleux. Vous vous étonnez sans doute de ce train de vie dispendieux, que je finançais en travaillant les mardi et mercredi soir au Mc Do près de chez moi. En fait, je buvais et fumais très peu, juste assez pour ne pas passer pour un rabat-joie…. Des excès plus conséquents m’auraient peut-être fait du bien. Sachez que j’étais si bien dans cette vie qu’aucun paradis artificiel ne me tentait. J’avais seulement hâte d’aimer une fille suffisamment pour faire l’amour avec elle des heures, des jours et des nuits entières.

J’étais romantique, n’arrivais pas à dissocier le sexe et l’amour, contrairement à Simon, qui, profitant de son charme, couchait avec des tas de filles sans se poser de questions.

Au lieu de manger à la cantine du lycée, dégueulasse comme il se devait, nous allions souvent au susnommé Mc Do, où le gérant ne me faisait quasiment pas payer. Ce n’était pas meilleur, seulement beaucoup plus cool. Cette jeunesse insouciante me manque, c’était si plaisant, exaltant de vivre ces moments. Chez moi, nous n’avions plus de problèmes d’argent grâce au travail de mère, mais toujours Père reclus dans son immense tristesse. J’essayais de ne pas y penser, ne voulant pas couler une nouvelle fois.

Comme vous vous doutez, il fallait bien qu’un autre malheur nous arrive. Cette fois ce fut ma sœur, si jeune et insouciante qui devint le vecteur de cette nouvelle descente aux enfers. Dans un de ces magasins « Multimédia » qui pullulaient à l’époque, elle farfouillait dans les CD de rap lorsqu’un vigile bouffi et raciste l’insulta, sale arabe, voleuse, le rap vous ne connaissez rien d’autre … Elle rétorqua, demanda des excuses, il faillit en étouffer. Ce fut quand même elle qui finit au commissariat. Nous n’étions pas habitués à ce qu’elle eut des ennuis de ce genre ; elle ne faisait pas très arabe avec ses cheveux châtains, ses yeux noisette et son joli teint de rose. Ce salopard eut l’œil ! Le pire n’est-il pas que ce fut elle qui soit embarquée ? Mes parents durent la chercher au poste ; après éclaircissements ils reçurent les excuses de la police. Pour mon père c’était trop, sa fille si sage et raisonnable, une injustice qui s’ajoute à la longue liste, puis l’effondrement total. Je le suivis dans sa chute, je ne pouvais plus remonter, la colère m’étouffait, au sens propre par moment, même si ma sœur relativisait, je ne veux pas m’abaisser au rang de ces abrutis disait-elle, ils n’ont aucune influence sur moi. Comme elle avait raison ! Je n’ai plus de tes nouvelles, ma sœur tant aimée, comme je te comprends. Tu as tout de suite compris qu’il te fallait rester au-dessus de toutes ces avanies, que tu étais trop bien, bien élevée, bien éduquée, bien cultivée, pour te compromettre, ne serait-ce qu’à discuter avec ces gens. Père n’a pas pu assister à ton triomphe lorsque tu fus admise au barreau de Paris. Pour maman, c’est maintenant son seul bonheur. Ma réputation te nuit, alors tu as adopté le nom de jeune fille de Mère, comme je te comprends.

Revenons à cette époque où Père et moi comprîmes qu’il n’y avait pas d’espoir. Il pensait sincèrement que sa fille serait épargnée par la racisme ordinaire et la haine, comme vous voyez, il n’en fut rien. Il fit une véritable dépression nerveuse. Ma sœur lui répétait sans cesse que ce n’était pas grave, qu’elle s’en fichait, que ce vigile était un vrai con (elle se permettait des mots que personne d’autre n’employait à la maison), rien n’y fit. Il dut arrêter de travailler pendant plusieurs semaines, maigrit encore.

Pour moi, c’était la colère, une colère terrible et noire. Je me méfiais de tout le monde, redoutait chaque sortie pour les miens autant que pour moi ; je devenais fou. Ma planche de salut fut vraiment Simon. Il s’installât quasiment chez nous, m’obligeant à bûcher, puis me sortait pour prendre un verre lorsqu’il estimait que c’était assez. Cela marcha très bien puisque tous les deux avons eu notre bac avec mention.

*Ma sœur fût beaucoup moins touchée que Père et moi. À ce moment, je sus qu’il me fallait agir, faire quelque chose de réel, de tangible, de dur. Qu’auriez-vous pensé ? N’auriez-vous pas décidé qu’il fallait bouger avant de perdre complètement la raison ? Vous saviez pourtant, pour avoir tant lu durant votre enfance et votre adolescence, qu’on ne peut changer le monde, que toujours des loups se chargent de détruire vos espoirs. Puis ils bouffent les faibles, les naïfs, c’est perdu d’avance. Votre père se nourrissait d’illusions sur la France de Voltaire et de Robespierre. Pourquoi y avoir cru ? Simplement parce que vous étiez jeune.*

STATION IX : : JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Ayant eu mon bac avec mention très bien, j’ai pu m’inscrire à Sciences Po sans passer par une école préparatoire, juste les épreuves d’admission. J’ai rempli avec Mère des dossiers énormes et souvent rebutants, puis fini par obtenir une bourse qui me permettait de m’inscrire, de prendre un logement raisonnable sans avoir besoin de travailler chaque week-end.

Avec Simon, voyage à Paris pour repérer les lieux. Lui s’était inscrit en fac de maths, à Paris aussi afin que nous restions proches. Nous n’avons pas trouvé de coloc comme nous aurions aimé, alors j’ai pris une chambre Étudiante au CROUS, pas trop loin de Sciences Po. Simon a trouvé une chambre de bonne au sixième étage, sans ascenseur bien sûr, comme dans les vieux films. Je ne peux m’empêcher de penser que si nous avions pu loger ensemble, je n’aurais pas dérivé comme je l’ai fait, qu’il m’en aurait empêché.

C’est à la cité universitaire que j’ai connu Anna, mon amour, la seule joie de ces moments qui auraient dû être les plus beaux de ma vie. Niaiserie à venir : dès que je l’ai vue, coup de foudre.

Je suis tombé raide amoureux. Nous nous sommes rencontrés au restaurant universitaire, l’endroit le moins romantique qui soit, sans doute le moins bon. Elle s’était assise en face de moi, avec une de ses nombreuses copines. Je lisais un vieux livre de poche lorsqu’elle m’adressa la parole. Je devins rouge, livide, et d’autres couleurs peut-être. Elle souriait en voyant mon trouble, ses yeux clairs, verts à cet instant m’examinaient avec indulgence. Premier sujet de discussion, mon bouquin, Dostoïevski quand même, puis nos études qui commençaient la semaine suivante. Elle allait essayer de conjuguer histoire et droit, je lui expliquais Sciences po pour le journalisme ; j’avais un peu honte, ça faisait frimeur. Son amie nous laissa, alors nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain soir, même heure, même endroit.

Je ne dormis pas et passais une journée éprouvante, entre joie d’avoir rencontré une fille si belle, charmante, intelligente …et le désespoir qu’elle ne vienne pas au resto U le soir, ce qui se comprenait aisément. Enfin il fut vingt heure, siège pourri, table écornée et soudain Anna, salopette en jean, rouge à lèvres carmin, sourire espiègle.

Elle s’inquiéta de mon livre, je ne pouvais l’appeler « Les Démons », « Les Possédés » me semblait et me semble encore, si toutefois je peux penser à la littérature en prison, un titre tellement plus adéquat. Peut-être aussi un brin de nostalgie, je l’avais lu une première fois sous ce titre, en seconde je crois, même si je n’avais certainement pas tout saisi. Je lui expliquais cela, alors elle rit gentiment, juste assez pour qu’apparaissent ses dents, petites et blanches comme des perles. Nous avons discuté tout en mangeant des produits à peine comestibles ; je m’en fichais, buvant ses paroles, la regardant sans doute avec trop d’insistance. Elle eut la gentillesse de ne pas se moquer de moi, bien que je doive paraitre totalement ridicule.

Pendant l’été, j’avais fini par coucher avec Manon. Tous les deux avions décidé qu’une première fois avec un ami c’était plus cool, moins intimidant que de sauter le pas, soit avec un parfait inconnu, soit avec quelqu’un dont on serait amoureux. Nous avions fait l’amour une dizaine de fois, ensuite elle était partie en vacances avec ses parents ; c’était vraiment chouette, nous faisant regretter à tous les deux de ne pas avoir commencé avant.

Si je vous raconte ma vie sexuelle maintenant, c’est qu’en regardant Anna, je me voyais l’embrasser, la déshabiller, la caresser … Je bafouillais lorsqu’elle me posa une question, on va prendre un verre au « Sales Gosses » ? nom de merde pour le bar le plus proche de la résidence universitaire. J’aurais dit oui à toute proposition qu’elle m’aurait faite, donc je la suivis. Deux choses à savoir, je suis nul pour la drague, et le bar était à seulement 10 minutes à pied. Il faisait cette douceur teintée de nostalgie de septembre que l’on sait à son terme, qui nous rend un peu trop sentimental. Anna me pris le bras, sans intention aucune, pour me parler et rire, de tout, de rien, de notre jeunesse, de notre avenir de nos espoirs.

Le bar était bondé, 100% d’étudiants. Nous avons réussi, après moults excusez-moi, pardon… à nous approcher du comptoir. Pour ne pas perdre la face je commandais un mojito, Anna également, cela me parut de bon augure. Nous avons pris nos verres pour boire sur la terrasse, où chaises et tables étaient en palettes recyclées, le début de l’écologie et de la récup.

Elle me parlait de ses projets, changer le monde en quelque sorte. Par la politique, l’activisme ou tout autre moyen, l’entrisme pourquoi pas ? Je n’osais lui parler déjà des souffrances endurées à cause du racisme récurrent et stupide qui régnait en France, même si beaucoup ne voulaient pas le voir, plutôt des cours qui commenceraient la semaine suivante, qui me faisaient peur tout en me tenant impatient.

Lorsque nous sommes partis elle m’a dit, demain au petit dèj ? J’ai acquiescé trop vite, sans oser lui proposer d’aller dans ma chambre, j’étais écarlate rien que d’y penser.

Le lendemain à 8 heures elle m’attendait devant un mug immense rempli du café insipide, si je suis gentil, dégueulasse si je suis honnête, que nous pouvions boire à volonté à la cafétéria. Je me servis la même chose et m’assis près d’elle. Elle portait ce matin-là une courte jupe en jean et un chemisier merveilleux, mélange des plus beaux bleus existants. Je lui fis la bise, elle effleura mes lèvres. Tout d’un coup le café devint bon, la peinture jaune pisse tout écaillée qui recouvrait sans parcimonie les murs se mit à briller, et je crus m’évanouir.

Elle avait ce petit sourire, gentil et moqueur tout à la fois, qui creusait une fossette dans sa joue gauche, que je rêvais d’embrasser. Elle me proposa d’aller à la bibliothèque, puis marcher un peu, il faisait encore si doux. Bien sûr j’acceptais, pensant que ce serait mieux si je faisais moi aussi des propositions ; une prochaine fois ? Nous sommes allés à BU où elle était inscrite. C’était merveilleux : des livres à foison et cette fille avec moi, j’avais du mal à respirer.

Nous étions en septembre 2002, le premier anniversaire des attentats, presque 3000 morts, désolation et perplexité. Comment et pourquoi en arriver là. Un an après j’étais encore sous le choc, alors comment ai-je pu sombrer, rejoindre ces barbares ?

En sortant de la bibliothèque elle me demanda, et maintenant ? Je lui proposais, courageusement pour moi, d’aller dans ma chambre. Je croyais que tu ne me le demanderais jamais, sourire et fossette, fut sa réponse. Je lui pris la main, nous nous sommes mis à courir, en riant comme des fous, jusqu’à ma chambre. Était-elle moins minable ? Sans doute pas, cependant, en nous jetant sur mon lit, en nous nous déshabillant mutuellement, rien d’autre ne comptait et la chambre était pas mal en fait.

Anna avait des préservatifs dans son sac, nous fîmes et refîmes l’amour. Ses yeux chaviraient, elle haletait, puis le plaisir, la joie, et pour moi l’amour. J’étais déjà fou d’elle.

Ensuite elle voulut partir, retrouver sa chambre, ses bouquins, les cours allaient débuter sous quelques jours. Je luis proposais de la raccompagner, juste pour grignoter un peu de sa compagnie, de ses cheveux, de son sourire.

Elle avait très faim, je me rendis compte que moi aussi ; une sandwicherie assez courue s’était installée aux abords de la cité universitaire. Nous faisions la queue, avec l’air idiot des amoureux, lorsqu’un type, costume noir ridicule en cette arrière-saison si chaude, s’arrêta près de moi pour dire très fort : c’est donc vrai qu’ils volent nos femmes, les plus belles tant qu’à faire.

Je ne sais dire quoi de la stupéfaction ou de la sidération fut la plus forte. Je quittais la file en lui demandant de s’excuser, qu’il devait sortir du moyen-âge, que les femmes choisissaient… Anna fut plus directe, elle le gifla. Cette gifle fit un bruit retentissant, les chalands se taisaient attendant la suite. Le pauvre type perdit instantanément de sa superbe, bafouilla que c’était un scandale, sortit du magasin la queue entre les jambes. Et là, les clients applaudirent Anna, qui rosit de plaisir avant de me prendre par le bras.

Elle me regardait sans trop savoir que faire. Je lui dit qu’elle avait été courageuse et formidable. Elle ne trouvait pas, me demanda si j’avais déjà subi ces remarques racistes. Au bord des larmes, j’acquiesçais, lui dis que je lui en parlerais une autre fois, que je voulais rester sur les moments si chouettes de la journée. Elle me sourit, posa un baiser sur mes lèvres, puis à demain, au petit-déjeuner ?

A la première cabine j’appelais Simon, lui racontais Anna, combien déjà je l’aimais, et puis les insultes du mec de la sandwicherie. Je suis si heureux et triste pour toi me dit-il, ne pense qu’à Anna, à la chance que tu as de l’avoir rencontrée, ne laisse pas les haineux gagner, s’il te plait.

Il avait raison, mais comme c’était difficile de suivre ce conseil, la haine me bouffait malgré moi, je n’arrivais pas à m’en débarrasser. Il me parla d’une fille qui suivrait les mêmes cours que lui avec qui il avait couché la veille ; je ne suis pas romantique comme toi, c’était juste une coucherie pour passer le temps. Bien qu’elle soit jolie et intelligente, je ne pense la revoir qu’à la fac. Avant de raccrocher nous avons convenu de manger ensemble le lendemain soir. Cette conversation m’avait fait du bien, je souriais en pensant à Simon, à ses aventures amoureuses et sexuelles, à son charme qui faisait craquer les filles, puis me mis à ressasser les insultes du jour, qui, s’ajoutant aux plus anciennes, me faisaient tant de mal, tant de peine.

*C’en était trop. Il me fallait agi très vite. Action Directe n’existait plus, bien dommage. La politique peut-être ? Même si un jour cela pouvait faire changer les mentalités crispées dans un racisme glauque et irraisonné, cela prendrait un temps fou. Anna, je t’aimais déjà, j’avais tellement hâte d’être au lendemain matin pour te voir, te respirer, te parler… Je devais pourtant agir, sinon cela voudrait-il dire que je n’avais pas d’orgueil, pas de fierté ? Ne vous méprenez pas, je n’étais particulièrement fier d’être arabe, je voulais simplement pouvoir affirmer que cela faisait partie de moi, comme d’être un jeune homme, d’aimer la musique, de commencer des études supérieures. Simplement ne pas en avoir honte ? Qu’auriez-vous fait ?*

STATION X : JÉSUS EST DÉPOUILLE DE SES VÊTEMENTS

Coïncidence ou pas, je fus contacté le lendemain par l’amicale des jeunes musulmans ; on frappe à ma chambre, un jeune type, aucun signe religieux de prime abord, salut, on a vu ton nom sur la liste des locataires, comme tu es arabe tu serais peut-être content de discuter avec nous, on se réunit chaque mardi et vendredi à 19h, salle Prévert, au rez-de-chaussée du CROUS. C’est qui « on » lui demandais-je ? Donc, l’amicale des jeunes musulmans, cellule des étudiants. Je verrai, je ne suis pas croyant, encore moins pratiquant. Petit temps d’arrêt, puis, cela n’a pas d’importance, c’est très sympa, on est une dizaine, parfois plus, nous discutons de tout, on s’entraide. Il m’avait parlé en français, puis me salua en arabe.

J’étais perplexe ; sans le type de la veille j’y aurais accordé une moindre importance, mais je pensais que là au moins je ne me ferais pas insulter, même si les « groupes » ne m’avaient jamais tenté. Je n’aime pas le catalogage, ça mène aux ghettos, au racisme : les arabes sont voleurs, les gens du sud parlent trop, les homos sont cultivés, les femmes dépensières … tout ce que je détestais. Malgré cela, je ne pouvais m’empêcher de repenser à toutes les humiliations qui furent les miennes, et surtout celles de mon père.

Avant cette visite impromptue j’avais petit-déjeuné avec Anna. Mon cœur s’était emballé d’une façon presque inquiétante quand elle était arrivée, puis sourire, fossette, je radote excusez-moi. Elle devait se rendre au secrétariat de la fac remplir des formulaires de dernière minute pour finaliser toutes ses options, donc nous nous sommes donné rendez-vous pour le soir 18h. Je lui parlais de Simon, mon ami le plus cher, alors elle m’assura qu’elle serait heureuse de le rencontrer, puis de passer la nuit avec moi ? Je vous certifie qu’en sortant du réfectoire j’arborais le sourire le plus idiot voir béat des étudiants de France et de Navarre.

La visite de l’individu dont je vous parlais plus haut eut lieu vers midi. Nous étions un jeudi, alors j’essayais d’éluder me disant que j’avais du temps pour prendre une décision. Je n’étais pas honnête avec moi-même, je savais que j’irai.

J’étais si heureux que Simon connaisse Anna ; il arriva chez moi un peu avant elle, l’embrassa gentiment lorsqu’elle vint, proposa, grand seigneur, de nous inviter à le pizzeria voisine, son père lui ayant envoyé des tickets restaurant pour un montant des plus rondelet.

Tout de suite il s’entendit très bien avec Anna, ils discutaient comme de vieilles connaissances, enchantés de leur vie d’étudiant, surtout de l’indépendance qui va avec. J’en oubliais mes tourments et le possible rendez-vous du lendemain.

Nous avons mangé en échangeant nos pizzas, il faut tout goûter, bu plus que de raison, passé une soirée d’enfer ! En sortant du resto Simon nous laissa, je passerai te voir samedi dans l’aprèm me dit-il. Alors je pris Anna par la main puis nous avons couru jusqu’à ma chambre, impatients de faire l’amour encore et encore.

Puis le vendredi ; Anna était partie, j’étais encore chamboulé par cette nuit de sexe et d’amour, alors pourquoi me suis-je rendu à cette réunion de merde ? Ce jour fut le premier de mon déclin, de ma chute.

Je trouvais facilement la salle si malnommée Jacques Prévert, pas du tout surréaliste hélas. Y était présent mon visiteur de la veille, Nadir, ainsi qu’une dizaine de types, aucune fille. Ils parlaient en français, seulement quelques bribes de phrases en arabe, Allah étant dans chacune d’elle. Lorsqu’il se rendirent compte de mon arrivée, ils se turent. Nadir me présenta : Mehdi, un nouvel arrivant. Il loge au CROUS, donc je lui ai proposé de nous rejoindre. Je saluais et m’assis sur une chaise en plastique bancale, au CROUS absolument tout est minable.

Ils discutaient de tout et de rien, l’installation, le début des cours, la cafétéria. Un gars passait avec un thermos de café et des gobelets plastique, je refusais. Puis Nadir nous rappela que le vendredi était jour de prière, que les prochaines semaines, avant notre réunion, la mosquée la plus proche de la fac nous accueillerait volontiers. Au lieu de rétorquer, je ne suis venu que pour discuter, pour rencontrer des étudiants d’origine arabe …, je me tus. La lâcheté, c’est mon truc.

Nadir me nomma tous les présents, bien sûr je ne me souviendrais pas n’étant absolument pas physionomiste, sauf que l’un des jeunes se prénommait Pascal. La réunion n’avait duré qu’une petite heure, Nadir nous rappela que l’on pouvait se retrouver le mardi suivant. À moi et deux autres « nouveaux », il remit une double page, à remplir pour la prochaine fois, petite tape sur l’épaule, grand sourire, sympa quoi.

Je ne parlais de tout cela ni à Simon, ni à Anna. Je savais très bien que je faisais une grosse connerie. Cela ressemblait à un cauchemar, on sait qu’emprunter cette voie c’est aller vers les ennuis, la mort, le désespoir, cependant, en toute conscience, on ne peut faire autrement.

Pourtant, je passais un week-end de rêve avec Anna, notre premier. Trainasser l’après-midi du samedi, appeler Simon pour qu’il nous rejoigne aux « Sales Gosses » en soirée, prévoir un resto pas cher… Nous étions un peu pompette lorsque Simon arriva, je ne reste pas dit-il, j’ai un rencart. Avec la fille de la dernière fois je lui demandais ? J’ai bien vu qu’il ne savait pas trop de qui je parlais, il rougit, me dit que non c’était juste pour une nuit, ce soir il voyait Louise, qui venait d’emménager dans la chambre de bonne voisine. Simon était comme ça, par contre, il ne menait pas ses conquêtes en bateau. Il ne voulait pas d’attaches, à part toi me dit-il en me tapant légèrement le bras.

Je me sentais comme un traître, même si je n’avais encore rien fait de mal, je savais que cela arriverait.

Les cours commençaient la semaine suivante ; avec Anna, nous décidâmes donc d’attendre un peu pour nous revoir. Mercredi soir me proposa-t-elle.

J’avais rempli, comme un bon petit soldat, la fameuse « fiche de renseignement » ; elle était très indiscrète : croyez-vous en Allah, allez-vous à la mosquée, combien de fois par semaine, parlez-vous arabe, que représente pour vous la loi divine en comparaison avec la loi française ? Cela me déstabilisa, certainement pas assez. J’écrivis quelques mensonges avant de me rendre à la réunion du mardi. Nadir accueillait chacun de nous près de la porte, je lui laissais le fameux document avant d’aller m’assoir. Je comptais, nous étions 22, que des hommes cette fois encore

. Je pensais soudain que mes parents seraient vraiment désolés de me savoir en cette assemblée masculine et rétrograde. Mère se moquerait de moi, Père me ferait la leçon ; je n’osais imaginer ce que dirait ma sœur.

Je ne vais pas détailler les propos de Nadir. Résumé : nous sommes les représentants de la vraie foi en France. On nous empêche d’exister, de prier, de vivre selon les saints préceptes de la charia, nous sommes des citoyens de seconde zone, même lorsque nous sommes français depuis deux ou trois générations. Les païens font de notre vie un enfer.

Ses propos étaient très belliqueux, bien qu’il n’ait pas entièrement tort sur l’analyse. Avant de partir, il nous fit répéter après lui un verset en arabe. Comme vous savez, je comprenais très bien l’arabe, alors cela ne m’a pas rassuré du tout.

Il nous donna rendez-vous pour le prochain vendredi, en me retenant lorsque je franchis la porte. Tu viendras à la mosquée avant la réunion ? Je lui dis que non, les cours commençaient, je serai très pris. Je ne lui avouais pas que j’y étais allé qu’une dizaine de fois dans tout ma vie, uniquement lorsque nous étions en vacances en Tunisie. Je vous le répète, mes parents de pratiquaient pas, sans doute ne croyaient-ils pas non plus. Il bougonna, j’arrivais à m’éclipser avant qu’il n’insiste.

J’avais mené ma petite enquête et appris que Nadir était un brillant étudiant en quatrième année de droit, issus d’un milieu aisé, père dentiste, mère au foyer bien entendu. Point faible pour lui : une sœur militante féministe. J’avais su tout cela simplement en parlant à deux ou trois des membres de la première réunion. Les étudiants sont bavards en fait.

De ce jour, commença pour moi une double vie. Les cours avaient commencé, beaucoup d’heures et énormément de travail personnel. J’arrivais à voir Anna presque tous les soirs, nous discutions, buvions une bière, faisions l’amour. Nous nous quittions vers 22h, trop de boulot pour rester plus longtemps. Le vendredi ou le samedi nous passions la nuit ensemble. J’étais fou d’elle, elle me semblait parfaite, peut-être l’était-elle ? En plus d’être très belle, cultivée, intelligente, elle avait cet humour léger, parfois surréaliste, caustique lorsqu’il le fallait. Elle prenait sur ses épaules les malheurs des autres, se sentait coupable des exactions commises de par le monde, s’inquiétait pour moi, victime à ses yeux de la dérive de l’humanité.

Vous vous demandez certainement pourquoi j’ai continué à fréquenter ces gens ? Je n’ai toujours pas de vraie réponse. Je pense malgré tout que c’est la haine. Je n’en suis pas fier, croyez-le. Je n’ai pas cru un seul instant à toutes conneries religieuses qu’on nous rabâchait. Nadir lui-même n’y croyait sans doute pas. Nous faisions tous des études, qu’était la religion au regard de la science ? L’obscurantisme n’est-il pas le pire fléau ? Après avoir tant haï les racistes, les abrutis, les xénophobes, c’est moi que je hais, moi qui suis devenu pire que tous ces gens.

A la réunion suivante, Nadir me retint une nouvelle fois, reste un peu, j’ai des choses à te dire. En fait, nous étions quatre : Nadir donc, Pascal, Yacine et moi. Nadir attendit que tous les autres soient partis, vérifia le couloir, ferma la porte à clé. Puis il rappela le cursus de chacun, lui-même en droit, Pascal en deuxième année de médecine, convertit récemment à l’islam, apprenant l’arabe à l’Inalco en plus de ses cours, Yacine, troisième année de maths. Ils étaient donc un peu plus âgés que moi, ou très brillants. Après quelques platitudes, Nadir avoua qu’il voulait « passer à l’action ». Nous nous y attendions, sinon pourquoi serions-nous restés là ? Dès la première réunion je pressentais ce moment. En fait, c’est cette violence que j’espérais ? Je rêvais de bande à Baader, de bombes dans ces entreprises qui exploitent et sous-paient les étrangers, d’enlèvements de politiques ayant trahis leurs idéaux, il n’en manquait pas, d’accidents pour tous les tenants du racisme ordinaire… Pour moi qui ne croyais toujours pas en Dieu, la question était : peut-on tout faire sans jamais payer ? De grandes boîtes françaises font travailler des enfants de 5 ou 6 ans à l’autre bout du monde, polluent les fleuves et les rivières, assoient des dictatures, et rien. Pas de châtiment, aucun compte à rendre, c’était insupportable. Alors, moi, est-ce que je paierai pour la mort que je sèmerai ?

Ce premier soir, Nadir ne fut ni clair ni précis sur les actions qu’il comptait mener avec nous. Nous parlions tous ensemble : attaquer une banque, faire sauter la préfecture, enlever un patron… Nous n’avions pas encore compris que pour Nadir le terrorisme devait être aveugle, répandre la peur, la haine, faire vaciller les institutions.

De ce jour je vis moins Anna ; elle s’étonnait : tu te lasses de moi. Cela me brisait le cœur, je l’aimais tant ; malgré cela, je ne pouvais ni renoncer, ni bien sûr lui avouer ce qui bouffait mon temps, ma raison, mon énergie. Je répondais travail personnel, pression, exigence terrible des profs… elle me croyait ou faisant semblant.

Celui qui perçut dès cet instant que quelque chose clochait fut Simon. Il vint me voir à l’improviste pour me questionner : pourquoi tu ne m’appelles plus, nous n’allons même plus prendre un verre, j’ai croisé Anna dans le hall qui m’a dit te voir beaucoup moins. Qu’est-ce-qui se passe, tu n’es pas en train de tout foutre en l’air ? Ta mère m’a appelé, tu ne lui donne pas de nouvelles, tu me fais vraiment peur.

J’étais rouge de honte et de colère ; je faisais ce que je voulais n’est-ce pas ? Je lui dis la même chose qu’à Anna, lui n’en crut pas un mot. Il me prit par les épaules : regarde-moi, tu as l’air hagard, tu as maigri, je suis persuadé que tu mijotes quelque chose, qui as-tu rencontré, tu prépares ta vengeance ? Il voyait clair, me connaissait trop bien. Je lui dis de foutre le camp, que j’étais libre, que je l’emmerdais. Libre me dit-il en me regardant avec tendresse, ne le crois pas, puis il partit.

Comment pouvait-il avoir tout deviner, je ne l’ai jamais su, sans doute l’amitié ancienne et parfaite qui, jusqu’à ma trahison nous liait.

*Vous vous seriez sans doute dit qu’il était temps d’arrêter les conneries, que vous n’étiez pas obligé, contraint, à devenir aussi con, idiot, cruel, que ceux qui vous avaient poussé à bout. Bien que n’ayant pas l’excuse de la bipolarité, je me sentais vraiment devenir deux personnes ; le type sympa un peu trop sérieux, le bon fils, l’ami fidèle, l’amoureux inconditionnel, et aussi le mec en colère, une colère que rien ne pourrait stopper, sauf l’irrémédiable.*

STATION XI : JÉSUS EST CLOUE SUR LA CROIX

Les réunions se rapprochant, insidieusement elles se transformaient : séances de prières avec prêche vindicatif, orienté, d’un imam venu dont on ne sait où, puis discussions dans lesquelles nos délires d’action étaient remplacés par des lieux, des dates. Je savais que ce qu’il éructait n’était que transformations éhontées du Coran ; l’appel à la violence me plaisait, alors je ne relevais pas. Je voulais en découdre, je n’étais pourtant pas dans un mauvais film américain…

Rétrospectivement, je m’interroge encore : Comment ai-je pu tenir, entendre toutes ces conneries ? Si j’ai pu être tenté par la foi, tout devant être plus facile avec elle, je n’ai pas cru en Dieu, à aucun moment. J’observais mes camarades, me demandant si pour eux c’était plus facile s’ils croyaient vraiment à ce que Nadir ainsi que cet imam de kermesse disaient. Je ne l’ai jamais su.

Nous étions en octobre. À la fin d’une de nos fameuses séances, Nadir nous prévint : mardi prochain, au lieu de la réunion, rendez-vous sur le terrain de la ZI des Sablons. C’est une friche, les entreprises sont fermées, nous commencerons notre préparation. Tenue sportive, noire de préférence, soyez à l’heure.

A ce premier « entrainement », tout alla de travers. Nadir nous avait prévu une session genre de celles des forces spéciales, alors que nous n’étions que de pauvres types bien moins bons que ce nous pensions de nous-mêmes. Il nous fallait courir, passer sous des barres à 50 centimètres du sol, escalader les murs des anciennes entreprises. Nadir avec l’un de nos camarades, Yacine, avaient tout bien préparé ; la déception l’envahissait au fur et à mesure de nos essais absolument pas fructueux. Au bout d’une heure, debriefing : vous êtes des nazes, à vous de faire les efforts nécessaires, sinon on peut tout annuler. Nous protestions avec ce qui nous restait d’énergie, tout en voyant bien que Nadir hésitait entre la colère et l’envie de se foutre de nous. Il reprit, entrainez-vous de votre côté, on fait un point « commando » dans un mois. En attendant nous nous verrons aux réunions habituelles.

J’étais modérément sportif, courais quand même très vite, beaucoup de foot dans ma jeunesse ; pour le reste, très moyen. Le lendemain matin, avant de rejoindre Anna, nous étions samedi, je passais à la salle de sport près de la fac, FITNESS & CURVE (le nom à la con) et m’inscrivis à la formule complète, tous les jours si voulais de 6h à 22h…. Moi qui m’étais tant moqué des gens qui fréquentaient ce genre d’endroit, encore un coup dans mes principes…

Anna aussi me regardait d’un œil différent. Elle me connaissait moins que Simon, avait malgré tout assez vite cerné l’homme que j’étais. Je l’embrassais avec fougue dès qu’elle m’ouvrit la porte, la portais sur son lit, défis son chemisier de princesse fin comme de la gaze, puis l’amour, le sexe, l’extase. Anna, comme je t’aime lui disais-je et elle me répondait, Mehdi, tu as changé, je ne sais pas encore en quoi, je me rends compte que tu es différent, pourtant nous nous connaissons seulement depuis deux mois. Ne veux-tu rien me dire ? J’essayais de parler d’autre chose, de la baratiner, les cours, la pression… mais elle était beaucoup trop intelligente pour gober tout cela. Anna, nous aurions pu être si heureux. Je pense à toi en me couchant, en me réveillant, je t’aime toujours.

J’allais à la salle de sport tous les deux jours, le matin vers 7h avant les cours, ou en soirée. Je voyais bien sûr Anna plus sporadiquement, je craignis qu’elle ne me quitte. Mes journées étaient si remplies que je craignais de devenir fou : 7h00, sport – 8h30/12h30 cours – 12h30/13h00, pause déjeuner – 13h15/17 ou 18h00, cours, puis travail personnel à la bibliothèque ou chez moi, et ensuite Anna, plus tous les soirs, les réunions de futurs assassins me prenaient du temps elles aussi.

Nous arrivions en décembre. Nadir nous donna RDV sur la fameuse friche un jeudi à 6h. Opération commando appela-t-il cela. Vu nos capacités, c’était vraiment ridicule. Nous fûmes malgré tout ponctuels, tout de noir vêtus, bonnets et gants ainsi qu’il nous avait été « recommandé ». L’entrainement était plus précis : escalader des bâtiments, défoncer des portes, casser des fenêtres, lâcher des ersatz de grenade… Je dois vous l’avouer, j’y ai trouvé une certaine satisfaction. Jouer aux cow-boys, avoir la main sur le décor, n’était-ce pas très puéril ? Au bout de deux heures, nous étions fourbus, en nage malgré le froid, prêts à attaquer Paris ou plus grand, Nadir était un bon meneur, que n’avait-il choisi l’armée ?

Je n’étais pas au mieux de ma forme ni de ma concentration pendant les cours suivants. Je ne pouvais cependant m’empêcher de rire intérieurement, repensant à ceux qui m’avaient humilié, abaissé, et avaient surtout détruit mon père. Un psy aurait peut-être suffi à me relever de ces blessures, je n’y ai pensé qu’une fois en prison.

Les vacances de Noël approchaient donc je me devais de rentrer chez mes parents. Bien sûr ils me manquaient, penser à tout ce que je devrais leur cacher me tracassait encore plus. Ma sœur ainsi que ma mère devineraient certainement que quelque chose clochait ; tout cela me travaillait, m’empêchait de réfléchir, de dormir, la culpabilité déjà me rongeait.

La stratégie sectaire : vous couper du monde. Sans qu’il ait besoin de nous le dire, Nadir nous incitait à moins ou plus du tout fréquenter notre famille, nos amis. Comment expliquer à ceux-ci pourquoi nous avions zéro temps libre, pourquoi avions-nous tellement maigri, pourquoi on ne nous voyait plus au café près du CROUS alors que nous étions un fidèle consommateur ? Comme vous vous doutez, Simon ne voulut pas tomber dans mon minable piège. Le lundi après ce fameux exercice, qui devait désormais avoir lieu chaque semaine, Simon m’attendait devant chez moi lorsque j’arrivais de Sciences Po. Il était assis contre la porte, son sac de cours sur les genoux, l’air terrible dois-je avouer. Il se leva, me pris par le coude lorsque je sortis mes clés, me poussa dans ma chambre. Il tremblait, bafouillait, j’avais envie de pleurer. Il était une des personnes que j’aimais et respectais le plus au monde. À lui, comme à mes parents, je ne donnais plus de nouvelles, sinon pour lui mentir. Il se mit à crier, Mehdi, ça y est, tu es tombé où tous ces connards voulaient que tu ailles, que tu sombres. Je t’ai suivi jeudi matin, ce n’était pas chouette votre entrainement de merde. Je n’ai pas voulu te parler aussitôt après, j’aurais craqué, t’aurais cassé la gueule, sans doute celle des autres, bien qu’ils se prennent pour des héros ! La tronche des héros, ce pourrait être drôle, c’est seulement pathétique.

Ceux qui t’ont humilié, ils seraient trop heureux que tu foutes ta vie en l’air. T’es à Sciences Po, tu peux avoir une vie formidable, changer le monde de l’intérieur, au lieu de ça, tu vas faire quoi, poser des bombes, attaquer des innocents ? Tu me dégoûtes…

Il ne pouvait plus s’arrêter. Il avait raison, je le savais. Je dois vous dire que c’est la peine qu’il avait à cause de moi qui m’était insupportable. Il avait les larmes aux yeux et ressemblait au petit garçon que j’avais connu, il y a si peu de temps en fait.

Je voulais qu’il parte. La décision que j’avais prise ne devait pas être contrariée ; si je parlais longtemps avec Simon, je pourrais douter, réfléchir en tant qu’être humain, non seulement en tant qu’opprimé.

Pars Simon, je suis libre, je ne peux pas revenir en arrière, c’est trop tard. Je ne trouvais rien de plus intelligent à lui répondre. Il trancha : tu te trompes, tu n’es plus libre Mehdi. La colère, la haine, cet embrigadement ont brisé ta liberté. Sache malgré tout que je suis toujours ton ami, que tu peux compter sur moi, même si j’abhorre ce que tu deviens. Pense quand même à tes parents, ton père a assez souffert, tu ne crois pas ?

Cette dernière phrase fût comme une pique dans mon cœur. Il le savait puis, sur ces mots quitta ma chambre minable et son locataire plus minable encore.

Cette visite de Simon m’avait crucifié. Encore maintenant je ne comprends toujours pas mon entêtement pour cette cause qui n’était pas la mienne, je n’avais pas la foi, ni mon attrait pour la violence.

Ce soir-là j’essayais tant bien que mal de revoir mes cours, d’attaquer dissertations et recherches. J’avais tellement de mal à réfléchir, à me concentrer que je dus arrêter, mettant mon réveil à 4h pour rattraper tout ça le matin.

Les examens de décembre battaient leur plein, je n’avais bien entendu pas travaillé autant que j’aurai dû, je me concentrais avec difficulté, je craignais le pire. Je soufflais lorsque toutes les épreuves furent passées, bien que les congés de Noël m’inquiètent presque autant. Nous eûmes une dernière réunion avant celles-ci, en résumé : Noël, fête de mécréant, consommation outrancière, j’étais d’accord là-dessus, gabegie… Je savais pourtant que Nadir festoierait comme nous tous, l’ayant entendu au téléphone avec sa sœur.

Après deux petites heures de train, Mère m’attendait à la gare. Lorsqu’elle me vit, son sourire s’évanouit puis elle blêmit.

La voir si jolie, toujours bien habillée, manteau bleu marine, bottines à talons, me faisait immensément plaisir, alors pourquoi cette tristesse apparue subitement sur son visage ?

Elle me prit dans ses bras, m’embrassa à la racine des cheveux, comme avant, me regarda encore. Que t’est-il arrivé mon fils aimé ? Pourquoi cette maigreur, ces joues tellement creuses, ces cheveux pas coiffés ?

Je l’embrassais aussi, essayais de rire, de lui expliquer qu’elle m’avait manquée, que seul je n’avais pas le courage de cuisiner, que la bouffe du Crous était à peine comestible… Elle hochait la tête, les yeux au bord des larmes puis me dit, allons à la maison, ton père et ta sœur t’attendent.

Père ouvrit la porte avant même que nous arrivions sur le palier. Il me serra si fort dans ses bras, que, malgré sa faiblesse et sa maigreur, j’en eus le souffle coupé. Il me faisait peine, courbé, ses cheveux entièrement blancs, sa petite moustache blanche elle aussi, cette tristesse dans ses yeux, nom de dieu. Il était cassé, et ce n’était pas encore de ma faute. Je l’embrassais aussi, tout en pleurant. Qu’avaient-ils fait de mon père ?

Bien entendu, Mère avait mis le paquet. La table était recouverte de nourriture, de pâtisseries, le thé bouillait dans la cuisine, le parfum de fleur d’oranger et de jasmin de mon enfance tourbillonnait dans la pièce. Maman, comme je t’aime lui dis-je en la prenant par le bras pour quelques pas de danse. Elle riait, parlait, me regardait avec un peu moins d’inquiétude qu’à la gare, et tant d’amour.

Je réclamais après ma sœur : elle travaillait chez son amie, bac de français oblige, ne saurait tarder.

Puis elle arriva ; elle avait bien changé elle aussi, en si peu de mois, en bien contrairement à moi.

Cheveux à la Angela Davis, bien qu’ils soient dorés, jean déchiré, noir aux yeux, qu’elle était jolie…

Elle m’embrassa en me regardant dans les yeux. Elle ne souriait pas, me dit, viens dans ma chambre, tu me raconteras Paris. Père voulait être le premier, elle céda en précisant, nous causerons après le repas. Toi aussi, ma sœur bien aimée, comme Mère et Père, comme Simon et Anna, je t’ai déçue au-delà du possible.

Le repas fut exquis. Il y avait sans doute plus de dix entrées, le choix entre trois plats de résistance, des desserts à foison.

Alors je racontais, quelques vérités, et tant de mensonges… Père me regardait avec, je crois, de l’admiration, c’était si insupportable que je me mis à pleurer. Maman se leva m’entoura de ces bras ; je lui dis qu’elle et Père m’avaient trop manqué, que j’étais si heureux d’être près d’eux, patati, patata…

Ma sœur dardait sur moi un regard noir, méprisant. Maman demanda, Sara, tu ne parles pas beaucoup ? J’écoute mon frère, ma petite maman, c’est pour cela. Je devins écarlate, servis du thé à tous. J’irais bien me reposer maintenant, après ce banquet… J’en était réduit à la flatterie, pas chouette, reconnaissez-le. Pas question intervint ma sœur, allons discuter, tu m’as tant manqué…

Une fois dans sa chambre, elle me poussa sur son lit avec une force étonnante. Elle s’assis sur sa vieille chaise de bureau, s’installant en face de moi et commença : Simon m’a téléphoné, cher frère, alors ça y est, tu es passé du côté obscur, tu deviens un vrai connard. Nos parents, s’ils l’apprennent vont mourir de chagrin, tu le sais très bien. Peut-être que tu t’en contrefous… C’est cela ? Bac avec super-mention, études supérieures pour devenir aussi crétin, aussi minable…. Tu m’expliques ?

Elle était essoufflée, en nage, mais c’est une nouvelle fois la tristesse en ses yeux qui me serra le cœur. J’avais tant de chose à lui répondre, tout en sachant au fond de moi que c’étaient des foutaises.

J’essayais de répliquer bien que ma gorge fût complètement sèche, cela valait la peine d’avoir bu une dizaine de verres de thé... Simon exagère, ce n’est pas ce que tu crois… la phrase la plus minable au monde.

Simon est le type le plus calme et posé que je connaisse. Il est honnête, s’appuie toujours sur des faits, t’aime énormément. Crois-tu que s’il m’a dit que tu as intégré un groupe de TERRORISTES, c’est pour se rendre intéressant ?

Bien sûr que non … Je pleurais, j’étais plein de morve. Mère passait devant la porte, ça va les enfants ? Ma sœur répondait, chevrotant légèrement, tout va bien petite maman, on discute…

Je commençais à raconter le mépris, la honte, la destruction petit à petit de notre père, la misère intellectuelle et ce qu’elle causait. Sara m’écoutait hochant régulièrement la tête. Je terminais en admettant que je ne savais plus vraiment quoi faire, sans pouvoir tout arrêter.

Elle rétorqua avec les mêmes arguments et objections que Simon. Tu fais le jeu des fachos, tu le sais ? Ne vont-ils pas encore dire, ces sales arabes, ils cassent, ils tuent. Ils ne connaissent même pas la différence entre arabe et musulman ces abrutis, tu crois les convaincre, de quoi en fait ? Alors qu’avec tes brillantes études, un poste dans la haute administration ou la politique, tu pourrais participer à changer le monde. Tu veux tuer des gens ? Tu sais bien que les types avec qui tu traines ne croient sans doute pas en Dieu ? Et toi, tu crois en Dieu maintenant ? Comment as-tu pu changer à ce point, en un seul trimestre ? Sors de ma chambre, Mère s’inquiète et Père doit t’attendre près de l’électrophone. Avant de continuer, pense bien que tu vas les détruire. Tu me dégoutes.

Elle avait raison sur toute la ligne. Père m’attendait bien avec ses disques, une minuscule cigarette à la bouche ; il me dit Oum Kalthoum ou Fayrouz ? Père, tu connais ma préférée, n’est-ce pas ? Il sourit, mit l’un des nombreux disques d’Oum Kalthoum qu’il possédait, ferma légèrement les yeux lorsque la musique commença. L’introduction si longue avant que la chanteuse ne commence, qui m’exaspérait lorsque j’étais petit, me plaisait beaucoup désormais, comme des préliminaires avant l’amour, ce que jamais je n’aurais jamais osé dire à mes parents. Il était heureux à ce moment-là. Notre présence, la musique tant aimée, ce bien-être tellement mérité, tout semblait aller. Avait-il vraiment trouvé la paix de l’esprit ou faisait-il avec ? Avec le boulot à peine humain, avec les humiliations, avec ses enfants ravalés au rang d’arabe, seulement, comme si l’on pouvait se définir par si peu. J’y ai souvent repensé. Il était simplement plus intelligent que moi, savait que tous ces connards ne méritaient pas qu’on en prenne cas. Père, comme je t’ai aimé.

*Ce dilemme : reprendre une vie normale, satisfaisante pour tous, valorisante pour moi, ou persévérer dans la vengeance ? La joie tranquille de Père, après l’affrontement avec ma sœur, a vraiment failli me faire repasser du bon côté, mais comme vous le savez, ce n’est pas arrivé. Une fois couché, je ressassais nos humiliations, elles passaient en boucle dans ma tête, me donnant l’impression de devenir fou.*

STATION XII : JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Noël se passa plutôt bien, ma sœur essayait de m’ignorer plutôt que de me provoquer, quoique, parfois, je croise son regard désespéré.

J’avais acheté quelques cadeaux avant de rentrer, une réédition d’un 33 tours d’Oum Khalthom que Père n’avait pas, un foulard du bleu que Mère aimait tant pour elle, et pour Sara, un T-Shirt de Noir Désir, avant qu’ils sombrent eux aussi dans la violence et la mort.

Nous avions toujours fêté Noël, ainsi que les autres familles d’origine arabe que je connaissais. Nadir et ses sbires nous expliquaient que nous avions plié sous le joug des colons.

Nous vivions en France maintenant, alors nos parents voulaient simplement que nous soyons heureux, comme les autres, c’est exact. Lorsqu’on est enfant, « comme les autres » c’est ce qui est le mieux, n’est-ce pas ?

Je n’eus pas même le courage de rendre visite aux parents de Simon ; il n’était pas là pourtant, « stage » avec une de ses conquêtes ou évitement vis-à-vis de moi. Je craignais qu’il leur ait parlé de ma dérive, donc, avouons-le, j’avais honte.

Je repris le train avant le nouvel an ; Mère voulait m’amener à la gare, je choisis le bus. Ma sœur : je vais l’attendre avec toi. Après avoir embrassé et serré mes parents dans mes bras, arrêt de bus avec une sœur qui avait retrouvé toute sa colère. Elle m’invectivait, élevait la voix, heureusement qu’en cette période de vacances peu de gens se trouvaient là. Sa dernière phrase : tu vas les tuer et ce poids sera ton enfer.

Comment, à son si jeune âge, avait-elle compris cela et pouvait l’exprimer aussi clairement ?

Nous ne nous sommes jamais reparlé.

Peut-être vous demandez-vous où en étais-je avec Anna ? Elle avait choisi des vacances en Italie avec ses parents, sans même m’en parler avant la veille de son départ, sans m’inviter ni s’inquiéter de moi. Ce soir-là, j’allais la rejoindre dans sa chambre. Elle ne voulait pas faire l’amour, m’embrassait à peine. Demain je pars pour deux semaines en Italie avec mes parents, tu sais pourquoi je suppose. J’étais si bien avec toi, Mehdi. Peut-être que je t’aimais, que je t’aime encore. Je ne peux pas supporter ta nouvelle façon d’être, tes mystères si mal cachés. Nous verrons à mon retour, je ne suis pas sûre que ça puisse continuer. Elle pleurait, alors je quittais la chambre en lui disant que moi aussi je l’aimais, sans rien promettre, tel l’idiot que j’étais.

Retour à Paris, descente dans les abysses. Les premiers jours me virent étudier, réviser, lire et relire. Les examens étaient passés, cependant, le deuxième trimestre s’annonçait costaud. Puis, le troisième jour, de bon matin, coups à la porte. Nadir : tu n’es pas venu nous voir, tu nous lâches ? Je niais, bien qu’ayant espéré qu’il m’ait oublié, ait trouvé une recrue plus intéressante et aguerrie, dernière chance.

Résumé de la conversation, plus exactement du monologue de Nadir : le temps nous presse, RDV ce soir sur le terrain, 19h précises. Je n’arrivais pas à le couper, pas de réponses à mes questions, je conclus par OK, à ce soir.

Nous avions changé de niveau : Nadir et Pascal transportaient une malle qu’ils ouvrirent prenant des airs d’espions des années 60. Ce fût plus sérieux en fait. Elle contenait des grenades, pistolets et fusils d’assaut. Je ne savais quelle attitude prendre, sous le choc voyant la concrétisation de nos délires malsains. Tu croyais quoi me dit Nadir avec cet air condescendant qu’il aimait adopter ? Ma seule réponse fut : où et comment as-tu trouvé cela, qui paye, qui a ce réseau ? À cette époque, Al-Qaida ne faisait pas encore beaucoup parler, le terrorisme grandissait quand même d’une façon exponentielle, moi-même m’en inquiétait, ce qui est un comble, vous en conviendrez.

Le déni, ne pas vouloir appréhender la réalité, penser que quelque chose adviendrait qui arrangerait tout cela, que je redeviendrais le gars sympa, studieux et ordinaire que j’étais il y a si peu, sans avoir à prendre de décisions puisqu’un événement arrêterait cette spirale infernale… Puis ce jour-là, les armes, la vindicte dans les yeux de mes « camarades », la voix de commandant de Nadir, on ne riait plus.

Il ne répondit pas à mes questions, expliqua seulement : nous attaquerons le mois prochain, l’ancienne usine Renault de Pantin. Elle est désaffectée, gardée la nuit seulement par deux types qui font quelques rondes. Renault a exploité et exploite toujours le prolétariat, en particulier les ouvriers originaires d’Afrique du Nord, moins payés, moins gradés que les autres. Cette attaque sera notre première revendication, notre première signature. D’ailleurs, il faut nous trouver un nom, qui claque aussi bien en arabe qu’en français, essayer les armes, être prêts.

Je tentais de parler, pourquoi ces armes pour une usine fermée, cette action peut nous discréditer avant de nous faire connaitre… Nadir se contentait de me toiser ; cela marchait, je me tus.

Alors, comme un con, je réfléchis au nom qui nous identifierait, et trouvais : Thawra, شورة Révolution.

J’étais très content de moi, me prenais pour Stravoguine, sans son panache hélas. Qu’en aurait pensé Anna, nous qui nous étions rencontrés autour des Possédés ? Sans doute se serait-elle foutu de moi, ou m’aurait détesté de devenir ce que nous haïssions tous les deux. De penser à elle, mon envie de participer à cette « révolution » qui n’en était pas une flanchait, malheureusement pas au point d’abandonner. Avec Anna, j’aurais essayé de changer le monde, avec les zigotos que je fréquentais, seulement de le rendre pire encore.

Elle était absente, est-ce qu’au fond de moi, cela m’arrangeait ? Après tout ce temps, je n’arrive pas à comprendre, alors que je savais que je faisais une énorme connerie, pourquoi je n’ai pas laissé tomber. Cela vous est-il arrivé aussi ?

Je n’avais que peu de raison de continuer : Nadir ne me faisait pas peur, je ne croyais pas en Dieu, mes acolytes non plus, à l’exception de Pascal, d’après les conversations qu’ils croyaient secrètes que j’avais pourtant entendues. Moi, c’était la vengeance qui me tenait, eux, je pense qu’ils avaient trouvé une manière d’être des « héros », de faire parler d’eux, d’exister au monde, et pour cela ils choisirent d’exister en tant que musulmans, d’islamistes plutôt, sans se préoccuper de la vie humaine, ni du racisme qu’ils allaient exacerber. Que nous étions minables !

Donc, de la même façon que j’aurais porté la chape de plomb de l’enfer, je me rendis à la réunion organisée par Nadir. À mon grand étonnement, Révolution l’emballa et fut choisi comme nom de guerre. Bien entendu, tous approuvèrent.

En fin logisticien, il avait tout organisé :

* Les 14, 16, 21, 23, 29 janvier : entrainement à 18 h à notre lieu habituel.
* Le 26 janvier, c’est un dimanche, RDV à 8h devant l’ancienne usine pour repérage, puis manœuvres, Nadir aimait ce mot plus militaire.
* Le 4 février : explosion de l’ancienne usine à 20h, RDV sur le parking voisin à 19h.

Ce même jour, à 8h, j’enverrais un communiqué à l’AFP.

Quelle explosion, bafouillais-je ?

Nadir me répondit avec dans les yeux et la voix encore plus de mépris qu’à l’habitude : tu croyais quoi ? Que nous allions tirer dans les portes ou les vieilles clôtures pour faire du bruit, déranger les rares voisins ? Nous allons faire sauter cette horreur architecturale, je te rappelle qu’elle est désaffectée, cela fera parler de nous ; nous pourrons affirmer notre identité, pourquoi nous faisons cela, que nous sommes nombreux et que nous ne nous tairons plus. Nous ne sommes pas des rigolos mais un groupe qui deviendra un mouvement, avec ses revendications, ses exigences ! Tu ne veux pas de cela, tu veux seulement du bruit sans fureur ? Il se foutait de moi alors je ne pus qu’acquiescer.

Avant de rentrer chez moi, Anna ne répondant à mes appels depuis trois jours, je passais chez elle, sachant que ce n’était peut-être pas une bonne idée, cela devenait systématique chez moi.

J’entendais de la musique au travers de sa porte, Jimi Hendrix je crois. Elle m’ouvrit après quelques secondes. Elle était magnifique, ses cheveux dorés, un chemisier fin et soyeux d’une couleur d’opale la rendait insupportablement belle. Pourtant, quelle tristesse dans ses yeux ! Elle me gratifia d’un baiser très léger sur la joue, me laissa entrer, s’assit sur le bord de son lit tout en m’indiquant la chaise en face.

Après avoir éteint la musique, elle me dit : alors Mehdi, tu en es où ? d’un ton qui ne supporterait ni la plaisanterie, ni le mensonge.

De quoi parles-tu osais-je répondre ? Elle devint rouge de colère, sors de chez moi, tu n’es qu’un pauvre type, tu continues à fréquenter ces merdeux, libre à toi. Je ne suis pas sûre que tu aies bien saisi l’étendue de leur connerie, les projets qu’il fomentent. Tu es certainement un idéaliste, eux sont des terroristes. Je t’ai aimé, vraiment. Tu me déçois d’autant plus, je ne veux plus te voir, jamais.

Des larmes coulaient sur ses joues puis sur son chemisier si beau, elle ouvrit la porte, alors je suis parti, que faire d’autre ?

J’étais dévasté, Anna, mon premier amour, ma lumière. Elle me laissait, alors je pouvais pour de bon sombrer dans l’obscurité la plus profonde.

Je ne sais pourquoi dans ma tête flottait ce poème de Garcia Lorca :

*La tristesse immense, en tes yeux, qui flotte,*

*Nous dit ton échec, ta vie brisée,*

*Ton pauvre décor, la monotonie*

*De voir passer des gens à ta fenêtre,*

*D’écouter parmi l’ennui provincial*

*La pluie tomber sur ta vieille rue,*

*Cependant qu’au loin sonne la clameur*

*Trouble et indistincte des carillons.*

Le premier vers pour Anna, la suite pour moi, mon échec, ma vie brisée, cela ne s’arrêterait

 pas là.

*N’était-il pas trop tard pour renoncer ? Je courrais pour retourner chez moi, tout en pleurant.*

*Est-ce que je pleurais sur la perte d’Anna, la désolation que devenait ma vie, le mépris de Simon et de ma sœur ? Je n’imaginais pas les conséquences meurtrières de notre action, sans doute les pressentais-je, à me mettre dans cet état. Je ne pouvais téléphoner à aucune personne aimée, elles savaient ma déchéance. Il ne restait que ma mère. Au son de ma voix elle aurait compris mon désespoir, alors, arrivé à la résidence, j’appelais Nadir.*

STATION XIII : LE CORPS DE JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX

Les « entrainements » se succédaient, dans le froid et un certain brouillard organisationnel.

Pourtant, nous mettions le paquet : courir, ramper, sauter sur les diverses barricades que Nadir avait installées, attraper une grenade sans regarder ni s’arrêter.

Ensuite, les fusils d’assaut. Notre terrain vague comprenait une sorte de galerie souterraine, longue d’environ cinquante mètres ; par le passé la terre en était excavée pour divers remblais, cela ferait notre bonheur, si l’on peut dire.

Sur les ordres de Nadir, nous installâmes des cibles en contreplaqué qu’il avait dû fabriquer lui-même.

Jusqu’il y a peu, je n’avais jamais vu une arme, pourtant ce soir-là, je dus en tenir une, l’armer et tirer, après avoir consciencieusement ajusté un casque anti-bruit.

J’étais terrifié, mais ne pouvais perdre la face. Il nous expliqua et nous démontra comment charger, cela en faisait des cartouches, nom de dieu, puis comment tirer. En prenant l’arme, j’avais lu AK-47, Nadir n’avait pas d’âme, je le savais, aurait acheté à n’importe qui, provenance indifférente. Cette fois, il ne s’était pas compromis avec le grand Satan américain, je sais qu’il l’aurait fait sans aucun tourment.

Malgré le casque, cela faisait un bruit terrible, le recul me fit mal à l’épaule les premières fois, ensuite beaucoup moins. Nous tirâmes cartouche par cartouche, puis en rafale. J’ai vraiment honte de vous l’avouer, j’ai aimé le sentiment de puissance que cela donnait. Avec cette arme à bout de bras, personne ne me ferait chier, personne ne m’injurierait. Je devenais vraiment con, tout ce que jusqu’à ce jour je détestais : la force, la virilité mal placée, la puissance si ridicule, mais indéniable.

Les soirées d’entrainement se sont succédées dans une ambiance presque festive, bien qu’également travailleuse. Nous nous améliorions, nos tirs se rapprochaient du centre de la cible, les rafales balayaient où il fallait, nous dégoupillions de fausses grenades à la vitesse grand V, Nadir était content, nous hurlait dessus seulement pour nous féliciter, tout allait bien, pour peu qu’on ne réfléchisse pas. Avec mes collègues, soldats d’une cause bidon, nous nous tapions sur l’épaule, faisions des checks à chaque tir réussi, des beaufs… Je m’étonne encore que le bruit de nos agissements n’ait inquiété personne ; les habitations les plus proches se trouvaient à plus de 200 mètres, cependant une route passait plus près tout de même. Tant pis pour nous et pour tant d’autres, nous avons pu mener à bien notre plan.

Les deux soirs suivant, observation de l’usine ainsi que des gardiens. Ils étaient toujours deux, sortaient faire leur ronde toutes les heures. Cela leur prenait un quart d’heure, puis ils s’installaient dans un abri en bordure de l’usine où ils passaient le temps comme ils pouvaient. Ils étaient souvent jeunes, toujours noirs. Cataloguer les gens dans leurs métiers, le racisme a plus d’un tour dans sa poche….

Dernier soir : la bombe. Nadir avait tout amené : fils, détonateur, seul le plastic était remplacé par un genre de pâte à modeler. La mise à feu se ferait d’un portable, tenu par Nadir, bien entendu.

Il nous précisa que nous utiliserions du semtex, plus stable ; je n’avais jamais entendu ce terme, alors j’opinais du chef, comme le disciple décervelé d’une secte quelconque.

Nous étions le 29 janvier, l’attaque aurait lieu le 4 février. Je rentrais chez moi, fébrile. Je décidais de ne plus aller en cours, trop énervé, à fleur de peau. Je n’étais pas certain de pouvoir garder ce secret si l’on me demandait comment j’allais …. Il y avait peu de chance, je n’avais guère d’amis à Polytechnique, ne faisais partie d’aucun club tendance. Je tenais tellement haut dans mon estime Simon et Anna, que tous les autres me semblaient fades, communs, sans intérêt. Peut-être devenais-je snob, j’allais déchanter.

Est-ce que j’ai vraiment pensé qu’après l’attaque et la destruction de l’usine désaffectée nous reprendrions nos vies telles qu’avant cet attentat ? Oui, je l’avoue. Je me faisais ce film plusieurs fois par jour : guet devant les bâtiments, fusil à l’épaule au cas où, pose des explosifs, départ : Pascal, Yacine et moi, Nadir lançant l’explosion 30 mètres plus loin. Nous jetons les armes dans un des fossés près de l’usine, enlevons nos cagoules, partons tranquillement, nous dispersant pour que l’attention ne soit pas trop attirée sur ces jeunes hommes, un peu trop arabes.

J’envoyais un mail au responsable des élèves, il était 23h, rien d’étonnant pour ces jeunes qui ne faisaient qu’étudier : fièvre, toux, ce doit être une angine, je vois le médecin puis te tiendrais au courant, bla bla bla….

Étonnamment, cette nuit-là, je dormis comme une souche. Pas de rêve, pas d’Anna aux cheveux dorés, pas de Simon très fâché, pas de sœur encore plus fâchée.

La veille du jour J, réunion dans notre salle habituelle, apparemment personne n’avait trouvé louche nos allées et venues, tout était tranquille. Nous devions rédiger le communiqué pour la presse, AFP avions nous convenu, avant de réviser les rôles de chacun.

Nadir proposa :

**Après des siècles d’humiliation, de colonialisme puis de racisme, nous, les enfants des malmenés, des bafoués, des paupérisés, nous les pauvres d’entre les pauvres, les exploités, les brisés, avons décidé d’y mettre un terme.**

**Désormais, nous déciderons, nous mènerons la danse. Nous avons travaillé dans des conditions cruelles et humiliantes pour que la France progresse et s’enrichisse.**

**Qui s’est enrichi ? Les soi-disant élites qui n’ont jamais laissé place aux jeunes des quartiers ou des anciens pays colonisés, même aux meilleurs d’entre eux. La reproduction sociale cela vous connait, n’est-ce pas ?**

**Nous sommes nombreux à avoir rejoint la religion de nos aïeux ; l’Islam nous aide et nous soutient dans cette lutte qui ne fait que commencer.**

**Prenez garde à vous, le temps du changement est là, ayez peur, vous aurez raison.**

**REVOLUTION شورة**

Nous avons tous approuvé, non par flagornerie envers Nadir, c’était un chouette résumé de notre lutte, de notre cause, bien que je fus étonné qu’il n’y ait pas plus de référence à l’Islam.

Révision de l’attaque :

RDV à 19h précises sur le parking :

* Pascal se positionne en haut de la rue de l’usine, côté ouest, talkie-walkie en main.
* Yacine et moi descendons avec fusils, bombes et grenades.
* Nadir surveille de l’autre côté de la rue, avec le détonateur.

Si la voix est libre, Pascal nous rejoint, alors nous attaquerons.

Ensuite, nous jetons les cagoules, les armes et partons tranquillement vers le métro …

Nadir commença une prière. Nous étions si énervés que personne de le rejoignit.

Nous nous sommes salués, bonne nuit, à demain, puis chacun rentra chez lui, ou ailleurs.

Je décidais d’aller courir, j’étais en tenue. Après 10 kms ou plus, toujours surexcité je rentrais chez moi, il le fallait bien. J’essayais la bière, deux plus exactement, m’allongeait en tentant de réfléchir. Je me remémorais les consignes pour le lendemain sans difficulté ; par contre mon cerveau refusait une fois encore d’analyser mes motivations, les tenants et aboutissants de cette mascarade. Le cerveau est malin, notre inconscient plus encore.

Mardi 4 février. Après avoir tant redouté ce jour, passé une nuit au sommeil haché, j’étais joyeux, heureux même. Que faire en attendant l’heure où enfin je me vengerai ? Alternatives : courir, manger, lire, quoique la concentration me fasse défaut, je m’en rendais compte après quelques pages seulement de « Anna Karénine », masochisme sans doute pour mon Anna à jamais perdue ?

Écouter la radio, voilà ce que je devais faire. Au flash de midi : un groupuscule gauchiste voir anarchiste (Nadir ne sera pas content) a envoyé ce matin à l’AFP un communiqué de menaces sans précisions. Le ministère de l’intérieur prend cette annonce « relativement » au sérieux. Je n’avais pas vraiment entendu les guillemets, toutefois cela y ressemblait beaucoup. Ils verront pensais-je.

Aux alentours de 13h je me forçais à déjeuner ; j’avais beaucoup de peine à avaler, pourquoi ?

Je bus quelques cafés, pas très bons dans ma chambre, immondes au CROUS. Nous n’étions que deux ou trois à la cafet, les cours étant à leur paroxysme en cette période. Je triturais mon bouquin au lieu de le lire, surveillais mes arrières, sans raison puisque personne ne nous avait repéré au sein de la Cité Universitaire. Évidemment je pensais à Anna, notre première rencontre à cet endroit, sa beauté, ma connerie.

Je n’avais pas essayé de couvrir mon absence à Sciences Po par un certificat médical, je m’en foutais, la suite me donna raison.

À 18h je bouillais. Je pris et enfilai les vêtements adéquats : jean, chemise, pull, blouson, baskets, tout était noir. Gants et cagoule dans le sac à dos noir, pas de papiers, consignes du chef.

J’arrivai sur le parking 5 minutes avant l’heure du RDV, j’aperçus Pascal, fis mine de rien, comme convenu. Je m’approchai de la cabine de paiement dudit parking en même temps que Nadir ; il posa un sac par terre, tapota sur le tableau des paiements de stationnements, s’en alla. Le sac était lourd, il devait contenir deux fusils, des grenades, une bombe.

Je me suis assis sur une des barrières qui entourait le grand parc presque vide à cette heure-là, sortis mon livre de ma poche pour me donner contenance. Pascal fumait cent mètres plus loin, Yacine écoutait de la musique sur un lecteur MP3 tout neuf. Plus trace de Nadir, c’était normal.

Yacine et moi nous sommes rendus tranquillement vers l’usine, Pascal faisant le guet quelques minutes encore. Il avait un sac à ses pieds, Nadir l’ayant certainement déposé en toute discrétion comme il aimait dire.

Les gardiens de l’usine désaffectée faisaient des rondes toutes les heures, chacune d’environ quinze minutes, comme vous le savez, nous les avions observés bien des soirs. Adossés à un mur lézardé qui nous cachait de leur vue, nous les entendions revenir après la première. Ensuite ils s’installeraient dans la petite guérite située près de l’extrémité du bâtiment où ils liraient, regarderaient une petite télé, joueraient aux cartes.

Le moment arrivait. Yacine lança la première grenade dans l’intervalle sous le portail rouillé et brinquebalant. Elle explosa très vite, j’en lançais une également, les gardiens arrivèrent, sortirent leurs armes, nous n’étions pas certains qu’ils en portaient, et avancèrent. Lorsqu’ils nous aperçurent, on voyait bien qu’ils étaient affolés. L’un d’eux pris péniblement dans sa poche un téléphone portable, appuya sur un seul bouton, d’alerte certainement.

Yacine épaula son fusil, tira, et l’un des pauvres gars s’écroula. Nous nous sommes regardés,

Avant de courir à l’intérieur des bâtiments. Moi aussi j’avais sorti mon fusil, ainsi que la bombe.

Pascal, qui venait de nous rejoindre prévint par talkie-walkie Nadir qu’elle était en place.

Nous avions 60 secondes pour sortir.

Le gardien blessé ou pire avait été tiré près de la cabane par son collègue ; nous entendions les voitures de police et apercevions les gyrophares quelques rues plus loin.

Ensuite : explosion. Nadir s’était bien foutu de nous, elle fut énorme. Une partie de l’usine vola carrément, les gardiens furent recouverts de décombres, Pascal tomba, choqué et incapable de se relever bien qu’il ait tenté de s’éloigner en courant, la déflagration s’étendit à plusieurs centaines de mètres, les toits d’une dizaine de maisons s’écroulèrent sur leurs habitants, la rue fut en partie défoncée…

L’usine n’avait pas été complètement vidée, des bonbonnes de gaz y était encore stockées, Nadir le savait certainement, il ne laissait jamais rien au hasard. Pourquoi n’avais-je pas vérifié ? Je ne voulais pas savoir, quelle autre explication ?

Je ne pouvais pas quitter les lieux tranquillement comme nous avions prévu, alors je partis en courant, jetais quand même sac et cagoule n’importe où, avant de me faire stopper par des flics, qui me mirent à terre, mains sur la tête, tourne-toi doucement, pas facile lorsqu’on se trouve à plat ventre, pourtant on fait des efforts. Le quartier grouillait de policiers, je le vis lorsqu’ils me relevèrent, courant partout, guidant les ambulances et les pompiers.

J’étais atterré. Il y avait des victimes, c’était certain, nous avions été menés en bateau, pris pour les abrutis que nous étions, maintenant des assassins.

Arrivée au commissariat : bousculé, insulté, poussé dans une cellule avant d’être cherché pour interrogatoire.

Je n’avais donc pas mes papiers ; je donnais tous les renseignements demandés : nom, adresse, profession … la totale, quoi. Ils voulurent connaître les noms de mes complices, je les donnais ; je ne les trahissais pas, c’est eux qui l’avaient fait.

L’enquêteur en chef de la brigade anti-terroriste vint lui-même me voir. Avant de tout lui raconter, je lui demandais combien de victimes il y avait : 5 morts y compris Pascal et l’un des gardiens, 32 blessés, dont une dizaine grièvement, 3 enfants à l’hôpital. Je m’évanouis, c’est dire l’aptitude du terroriste…

Je fus interrogé des heures durant, sans pouvoir dormir, sans manger, un café de temps en temps. Je sus que Yacine avait été arrêté, que Nadir s’était évaporé ; la police peinerait certainement à le retrouver, lui avait tout prévu. Un des flics me lut le nouveau communiqué de presse envoyé à l’AFP par le groupe REVOLUTION :

**Si vous ne nous avez pas pris au sérieux, revoyez votre position.**

**L’action armée commence seulement.**

**Nous sommes des centaines, nous serons des milliers**.

**REVOLUTION شورة**

Peut-être Nadir avait-il crée d’autres groupes, où était-ce du flan ? Le flic voulait que je lui dise, je n’en savais rien. Nadir ne manifestait aucun regret pour les victimes. Seul son « programme » comptait, et sa gloire bien sûr.

Pendant des semaines, des mois peut-être, je subis interrogatoire sur interrogatoire. J’avais vraiment tout expliqué, comment nous avions été recrutés et embrigadés lors de réunions ayant lieu au CROUS même, comment Nadir nous tenait en nous rappelant nos souffrances passées, réitérant que cela ne changerait jamais. Il me fallut répéter les noms, les lieux, expliquer les cessions d’exercice, dix fois, vingt fois…

Ensuite maison d’arrêt ; on m’avait commis un avocat, qui me désespérait au plus haut point. Plein de bonne volonté, il ne comprenait rien, ni de mes motivations, ni du fait que j’ai été dupé. Il ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ans, alors…

Bien qu’en détention provisoire, je fus mis à l’isolement, pour faits de terrorisme. Je pensais que j’aimerais autant cela que la promiscuité des cellules et des lieux de réunion, comme la cantine, la bibliothèque … Je m’étais une fois de plus lourdement trompé. La solitude complète, dans cette cellule immaculée, sans fenêtre, seul un genre de hublot permettait un peu de lumière, à peine suffisante pour différencier le jour de la nuit, c’est atroce. Les gardiens me passaient la nourriture sans même entrer dans la cellule, ne me parlaient pas, ne me voyaient pas.

L’avocat, ma seule visite autorisée, m’avait prévenu : le procès n’aurait pas lieu avant le début de l’année suivante. La date me fut communiquée par un courrier également glissé sous ma porte, du 13 au 25 janvier.

Les semaines avant le procès, il y eut du changement. Les gardiens, les policiers, même le directeur entraient sans arrêt dans ma pauvre pièce, m’invectivaient, m’insultaient, me reposaient les questions mille fois abordées. Je connaissais de mes nombreuses lectures (le zéro et l’infini par exemple) cette torture qui consiste à empêcher de dormir. Cela marche bien ; je devenais fou, n’avais plus idée de la date, ne me souvenais plus du déroulement des évènements maint et maint fois répétés pourtant.

Après avoir semé le désespoir, je vivais l’enfer.

Alors moi aussi j’ai changé de tactique, grève de la faim. Les deux premiers jours où je rendais les plateaux intacts, rien ne se passa. Au troisième, visite du directeur accompagné du médecin de la prison. J’étais tellement hors du réel, épuisé par le manque de sommeil et le remords toujours présent, que je n’avais même pas faim. Par contre, de nombreux médias attendaient ce procès, et un accusé trop maigre ou mort, cela n’irait pas.

Le médecin m’examina, sans même que le directeur ne sorte de la cellule, m’interrogea sur les raisons de cette grève. Je dis clairement que si l’on continuait à me priver de sommeil et de lecture, jamais je ne remangerai.

Ils partirent sans me répondre. Un gardien vint quelques heures plus tard avec une liste de livres disponibles à la bibliothèque. Depuis mon arrestation, ce fut la première fois où je ressentis de la joie. Des auteurs russes, américains, tout ce que j’aimais. Les livres me furent amenés en même temps que le déjeuner, puis on me ficha la paix toute la journée. Comme quoi, la pression…

La lumière blanche qui m’aveuglait depuis mon enfermement devint mon allié ; je pouvais lire non-stop, même en mangeant, ce que j’adorais faire avant. Avant toute cette merde, avant les morts, la destruction.

Mon pauvre avocat vint me présenter celui qui prendrait le relais, une pointure fut le terme qu’il employa. Il est vrai que Maître Dumas avait une tout autre allure. La petite cinquantaine, très grand, très maigre, cheveux gris coiffés au millimètre, que faisait-il avec un pauvre type comme moi ?

Cher ami commença-t-il, je reprends votre affaire, un peu complexe pour mon confrère qui ne connait pas le milieu du terrorisme…. Je ne pouvais pas en placer une, aurais bien voulu lui dire que moi non plus je ne connaissais pas très bien ce milieu, mis à part notre équipe de bras cassés.

Qui paierait son « aide » ? Il devança ma question : cher ami (insupportable), je vous défendrais gracieusement, mon cabinet prend régulièrement des grandes causes sans honoraires, notre travail de conseil auprès d’entreprises extrêmement riches nous le permet.

J’arrivais à glisser : cela vous fait pas mal de publicité ? C’est tout à fait vrai répondit-il sans même souciller, ainsi tout le monde s’y retrouve.

Cher maître, un peu d’aplomb me revenait, que trouvez-vous de grand dans cette cause ?

 Si elle n’est pas grande au sens historique des affaires célèbres, Dreyfus, Pierre Goldman, j’ai étudié votre dossier et conclu que vous êtes vous-même une victime, du racisme, de l’emprise de votre camarade, Nadir Belaïd. Notre grande cause sera la dénonciation du racisme endémique existant toujours en France.

Il m’avait cloué le bec, sa rhétorique marchait bien. Avant qu’il ne parte je le questionnais : qu’en était-il de Nadir, de Yacine et de mes parents ? Le premier était toujours en cavale. Ses parents, sa sœur, sous surveillance ne savaient apparemment rien. Yacine se trouvait dans un « cachot » à quelques mètres, et depuis ce même jour, bénéficiait d’un avocat de haut vol, tel furent ses termes.

 Ayant obtenu pour moi le droit de recevoir du courrier, il allait en avertir ma famille.

Savez-vous où Pascal est enterré ? Au cimetière musulman de Bobigny, ses parents connaissant sa conversion ont fait comme il aurait sans doute voulu. Ses pauvres parents, Pascal était leur unique enfant, que de chagrin là aussi.

Quelques jours après, je commençais à recevoir des lettres de ma mère. Tous les deux jours très exactement.

Elle ne racontait que peu de choses ; elle voulait seulement que je sache qu’elle m’aimait toujours, inconditionnellement. Qu’elle savait que j’avais été entrainé dans cette affaire, que cela n’était pas ma faute… J’aurais aimé des nouvelles de Père ou de ma sœur, elle n’en donna jamais

J’avais envie de hurler en les lisant ; je me tapais la tête et les poings contre le mur, pleurait des heures. Au bout de la cinquième, je cessais de les lire. J’avais préparé quelques missives à son attention ; au fur et à mesure de leur écriture, je les déchirais.

Je n’espérais rien de Anna, par contre, de Simon, qui savait certainement par Mère pour le courrier, j’attendais chaque jour une lettre. Même si cela avait été des pages d’enguelade, cela m’aurait fait plaisir de penser que pour lui j’existais encore. Au fil des jours, je sus que c’était foutu.

Un dimanche à l’aube, visite non programmée de Maître Dumas. Mon cher ami, asseyez-vous me dit-il comme s’il me rendait une visite courtoise. J’ai une très mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre père est mort hier.

C’est votre sœur qui m’a prévenu. Il ne pouvait plus travailler depuis plusieurs semaines, étant beaucoup trop faible. Il a contracté une pneumonie, en est mort quatre jours plus tard.

Cela finit de me briser. Je savais bien qu’il était mort de chagrin, une victime de plus à mon actif.

Dans quel état devaient se trouver Mère et Sara ?

Je m’effondrais littéralement : tombais par terre, sanglotais sans pouvoir m’arrêter, arrivais à peine à respirer. Maître Dumas appela un gardien qui fit venir l’infirmier. Calmant en piqûre, verre d’eau ; le lendemain, au réveil, confrontation avec le pire de moi-même, le monstre que j’étais devenu.

Les jours me semblaient sans fin ; bien sûr, je ne pouvais plus me concentrer suffisamment pour lire, au bout d’une vingtaine de pages, je n’arrivais pas à savoir quel en était le sujet. Je mangeais une ou deux bouchées des diverses nourritures, jetais le reste dans les chiottes, afin de ne pas alerter les autorités.

 Maître Dumas me visitait deux ou trois fois par semaine. Il me secouait, l’élaboration d’un procès de cet acabit nécessite une préparation de tous les diables tonnait-il ! Il parlait fort et employait des expressions désuètes, qui me plaisaient bien avant la mort de Père. J’essayais de participer de mon mieux, pensant à Mère, qui viendrait peut-être.

Nous revoyions la genèse de notre groupuscule, les réunions, les entrainements, l’emprise de Nadir qui augmentait de semaine en semaine. Maître Dumas était persuadé que Nadir Belaïd -il précisait son patronyme à chaque fois- avait des liens avec de « vrais » groupes terroristes, où aurait-il trouvé les armes sinon ?

Je fatiguais. Bien que je sache que je serais jeté aux chiens pendant le procès, j’avais hâte qu’il soit passé. La France entière me connaîtrait, mes parents courberaient le dos une fois de plus sous la honte, puis cela se terminerait, mal pour Yacine et moi, mais je serai soulagé.

Deux semaines avant le début du procès, mon avocat me fit livrer un costume noir très chic, plusieurs chemises blanches et bleu ciel, des chaussures noires également. Je n’avais pas souvenir de lui avoir communiquer ma taille, dont je me souvenais d’ailleurs plus, cependant, tout cela m’allait très bien. Il me demanda, plutôt m’ordonna, de demander le coiffeur de la prison, tant pour les cheveux que pour la barbe. Que j’ai le moins possible l’air d’un terroriste.

Je ne vais pas vous raconter le procès ni ses détails, ses bagarres, grandes envolées, surtout pas les témoignages des victimes et de leurs familles brisées pour toujours. Je n’en ai pas le courage.

Mère vint le premier jour. Toujours chic, elle était d’une maigreur extrême. J’avais refusé ses visites, là elle pouvait me voir. À la fin de la journée, elle s’évanouit sur son banc ; le tribunal dut faire venir les secours, je ne la revis pas. Maître Dumas me fit savoir qu’elle allait mieux et rentrée chez elle.

Après quatre semaines de procès, le verdict doit être rendu aujourd’hui. J’encours vingt ans fermes. Sachez que la plus lourde peine est cet implacable remord qui me bouffe, m’empêche parfois de respirer, m’étreint si fort le cœur que je pense en mourir. J’ai à peine 20 ans et je voudrais crever, connaître enfin « la première nuit de quiétude ».

*La bêtise n’a pas de limite, croyez-moi, je suis expert sur ce sujet. Le maniement des armes aurait quand même dû m’arrêter, ne pensez-vous pas ? Au lieu de cela, je m’étais senti puissant, invulnérable, comme ces connards d’américains qui tirent sur tout ce qui bouge. Après des mois ou des années de douceur auprès de mes parents, d’amitié indéfectible avec Simon, d’amour fou pour Anna, les insultes et humiliations subies prirent le dessus. Je n’écouterai plus Om Khalthom avec Père, ne rirai plus à m’en étouffer avec Simon pour les trucs les moins drôles du monde, ne pleurerai plus d’amour rien qu’en regardant Anna. Je passerai des années en prison, ne me chercherai pas d’excuses. Y réfléchissant, j’en avais eu le temps, je savais très bien que Nadir nous manipulait, d’ailleurs, il nous avait bien planté, le salopard…*

*Tous ces gens qui, depuis ma tendre enfance, m’ont conduit à cet acte ignominieux n’auront jamais conscience de leur responsabilité. S’ils ont suivi le procès, ils ont certainement insulté une nouvelle fois les sales arabes, aussi bien les lamentables mégères de l’école maternelle, que l’homme disant que j’avais volé Anna aux bons français.*

*Par contre, dans les morts et les blessés de l’attentat se trouvaient certainement des gens formidables, engagés pour la justice, intellectuels réfléchissant à l’immigration et à l’échec de l’intégration, ou juste des gens sympas.*

*C’est cela le terrorisme aveugle.*

STATION XIV : JÉSUS EST MIS AU TOMBEAU

Crucifixion, pas de résurrection.

22 ans de prison, incompressible.